

LA PESTE BRUNE

PRIX
3FRS



A PASSÉ PAR LA..



un témoignage de
DANIEL GUÉRIN

Daniel GUÉRIN

**la
peste brune
a passé par là...**



**A bicyclette
à travers
l'Allemagne hitlérienne**

(10^e mille)

Editions L. d. T.

17. Rue de Sambre-et-Meuse, Paris (X^e)

1933

*Nous tous, nous serons écrasés sous le
Talon de Fer d'un despotisme aussi impla-
cable et terrible qu'aucun de ceux dont
furent souillées les pages de l'histoire
humaine...*

JACK LONDON.

I

A quelques centaines de kilomètres d'ici, des hommes comme nous se meuvent dans un autre monde, un monde fermé, où rien de ce qui compose nos habitudes de penser, de sentir, de combattre n'est plus admis. L'an dernier, présentant la catastrophe, j'avais voulu faire connaissance avec cette Allemagne socialiste et révolutionnaire, aujourd'hui piétinée, assassinée.

Quand je ferme les yeux, je revois ces grandes foules ouvrières, ardentes et disciplinées, ces Maisons du Peuple si belles — trop belles ; j'entends ces chants mâles des jeunesses prolétariennes. Je songe à ce lent et sûr mouvement vers l'Unité qui, dans les profondeurs, gagnait les masses...

La peste brune a passé par là.

Quels sont exactement ses ravages ? Que reste-t-il de cette Allemagne que nous avons connue, comprise, aimée ?

Je suis retourné là-bas. A bicyclette, vagabondant de Cologne à Hambourg, de Hambourg à Berlin et à Leipzig, me mêlant aux hommes des villes et des campagnes, couchant dans ces « auberges de jeunesse » qui sont à elles seules une Germanie en raccourci, j'ai tenté de voir, d'écouter, d'expliquer.

Un socialiste voyageant aujourd'hui de l'autre côté du Rhin a comme l'impression d'explorer, après un tremblement de terre, une cité en ruines. Ici, il y a quelques mois encore, était le siège du parti, du syndicat, du journal ; là-bas la librairie ouvrière. D'énormes pavillons à croix gammée pendent aujourd'hui

d'hui sur ces immeubles, comme pour en masquer les blessures. Cette rue était une rue « rouge » ; on savait s'y battre. Aujourd'hui, on y rencontre seulement des hommes muets, au regard dur et triste, tandis que les gamins vous brisent le tympan avec leurs *Heil Hitler* !

Tout ce que nous aimions dans l'Allemagne d'hier, tout ce que nous reverrons, un jour, dans l'Allemagne de demain, la marée brune l'a, non pas annihilé, mais recouvert. Il faut aller dans le fond des demeures et dans le fond des cœurs, pour retrouver cette conscience de classe, cette chaude camaraderie, ce sens de la vie collective, cette maturité et cette culture, cette foi révolutionnaire qui sont, qui restent les vertus de nos camarades allemands. Cette flamme-là, en dépit de l'acharnement avec lequel on veut l'éteindre, brûle toujours — mais dans l'ombre et le silence. En revanche, la mauvaise Allemagne s'étale au grand jour, avec toutes ses laideurs, ses mauvais instincts réveillés, sa brutalité et son bruit de bottes. Comment vous dire ce qu'on éprouve dans un tel pays ? Il est impossible, je crois, d'aimer plus et de haïr davantage.

*
**

Pourtant, il faut surmonter sa répulsion et essayer de comprendre. Jeter l'anathème sur les « bandits bruns » est un jeu facile. Mais la vague hitlérienne est un phénomène si extraordinaire que des épithètes vengeresses ne suffisent pas à l'expliquer. Elle a surgi du fond du peuple allemand. C'est parce qu'elle est « populaire » qu'elle fut irrésistible, qu'elle a tout balayé, que les partis ouvriers, divisés, n'ont pu lui barrer la route, que la vieille Allemagne réactionnaire et féodale a dû, à contre-cœur, lui céder la place.

Certes la lie de la population a trouvé asile dans l'armée brune. Elle y matraque, elle y joue du revolver à cœur joie. Mais derrière elle, il y a la masse paysanne, souffrant de la mévente de ses produits ou de ses bas salaires, toute la classe moyenne en décomposition, ces petits bourgeois ruinés par l'inflation, par la crise, luttant désespérément contre la concurrence du grand capital, contre la prolétarianisation qui les guette ; et il y a aussi de larges couches ouvrières dont la faim et l'oisiveté ont détraqué les nerfs ; et surtout la jeunesse, la belle et pauvre jeunesse allemande, sans pain, sans travail, sans avenir, se rongant les ongles d'impatience et de fièvre.

Il faut avoir de ses yeux vu ce que l'Allemagne a souffert ces dernières années — et souffre chaque jour davantage — non certes pour excuser, mais pour comprendre. Il faut avoir connu les queues au bureau de chômage — acte essentiel d'une vie sans actes — le morceau de pain tenant lieu de repas, les petits chômeurs vagabondant, le ventre vide, sur les routes ou chantant leur complainte dans les cours des maisons ouvrières, pour découvrir le secret de cette folie collective, pathologique, désespérée.

Et cette immense masse, confusément, avec des nuances diverses, appelle le *socialisme* pour lequel elle se sent prédestinée, duquel elle attend la fin de son calvaire. Ce socialisme qu'au cours des quatorze dernières années les partis prolétariens lui ont promis, sans réussir, hélas ! à le lui donner, elle a la conviction absolue, mystique qu'Hitler le lui apporte. Paysans de l'Est qui espèrent le partage des terres, petits boutiquiers qui exigent la jugulation du grand capital commercial et financier, prolétaires que seule une « Révolution » peut satisfaire, ces hommes et ces femmes forment la vague de fond, à laquelle rien n'a résisté, qui continue aveuglément sa marche.

Jusqu'où ? Ce bolide, on n'en peut certes calculer par avance la trajectoire. Mais ce qu'on peut affirmer, c'est qu'il avance toujours à la même vitesse. Il faudra bien, un jour, que cela se termine par quelque accident, par quelque terrible choc...

Poussés par ce courant, les chefs, au sommet, se hâtent, avec une rapidité inouïe, une fièvre de mauvais aloi, de bâtir en quelques semaines pour l'éternité. Déjà, dans toutes les villes et villages, les places principales ont reçu le nom d'Adolf Hitler. Dans les discours, on répète, comme une obsession, que le Troisième Reich durera jusqu'à la fin des siècles. Les décrets succèdent aux décrets, les nominations aux nominations, les lois aux lois.

On cherche en vain, bien entendu, la moindre trace de *socialisme* dans ces improvisations. Mais on y trouve déjà un sens étonnant de l'organisation (nous sommes en Allemagne), une incontestable audace, en même temps qu'un cynisme puéril et grossier.

Bien sûr, on saura, sous la pression des masses — et pour en conserver le contrôle jusqu'aux dernières limites du possible — contraindre les classes possédantes à quelques sacrifices.

Mais huit millions de chômeurs et leurs familles attendent du pain; mais la soif de socialisme est profonde dans le cœur de l'Allemand.

Et pour le jour, qui n'est pas si lointain, où les masses s'apercevront qu'on les a dupées, on pense avoir le temps de cimenter un pouvoir si fort, de mettre au point une si colossale *tchéka*, que l'on saura résister à toutes les tempêtes.

Mais le raz de marée n'ira-t-il pas plus vite encore ? On rapporte de là-bas comme une impression de vertige. Et c'est ce qui donne, malgré toutes les épreuves, tant de courage à nos frères de lutte. Ils sentent que si la fièvre brune est aujourd'hui au sommet de sa courbe, elle ne s'y figera pas. Ils savent que, pour le bourgeois inquiet, le régime des incendiaires du Reichstag est le dernier expédient avant la révolution sociale. Et dans l'illégalité, sous la terreur, par petits groupes de militants sûrs, oubliant les luttes fratricides du passé, ils se préparent...

Nous irons d'abord chez l'adversaire, chez les vainqueurs du jour.

Puis chez nos amis de l'autre Allemagne, qui nous accueilleront avec cette simple phrase :

— Nous sommes restés ce que nous étions.

La perte brune a passé par là, sans les abattre.

II. — JEUNESSE EN FOLIE

Il faut, pour commencer, que vous me suiviez chez les fous. Tant pis si vous avez de la peine à comprendre ; vous ferez comme moi : vous dominerez vos nerfs, vous ouvrirez grands vos yeux, grandes vos oreilles.

Quand je rassemble mes souvenirs et que je cherche la date précise de mon entrée dans ce domaine fantastique, une image se présente : « l'auberge de jeunesse » d'Essen, un dimanche après-midi. Essen, la triste cité ouvrière, grise et morne, la ville de Krupp... Dans cette auberge, l'an dernier, vous auriez trouvé de tranquilles *Wanderer* occupés à préparer leur collation du soir. En tant qu'étranger, on vous eût réservé le plus fraternel accueil.

Mais, aujourd'hui, la salle commune est pleine à craquer, non pas de jeunes vagabonds, mais de garçons et de filles d'Essen, fils et filles de prolétaires. Qu'il fait chaud ! Odeur de renfermé, odeur de cuir. Car ils sont bottés et ceinturonnés pour la plupart, ces jeunes travailleurs ; et sur leur chemise kaki, la cravate des « jeunesses hitlériennes » fait une tache noire. Les filles portent de petites vestes brunes, très masculines, très militaires, avec, à la boutonnière, l'insigne à croix gammée.

Jamais, dans une « auberge de jeunesse », je n'avais ressenti une pareille gêne. J'ai l'impression d'être de trop, de violer un secret. Va-t-on me prier de sortir ? Non. On fera comme si je n'étais pas là. On me traitera avec un superbe dédain ; on ne cherchera même pas à comprendre ce que peut penser, ressentir un étranger, un homme de l'autre monde, un homme qui ne claque pas les talons, qui dit « bonjour » et non *Heil Hitler !*

Il y a des musiciens, des joueurs de guitare, dans ce conglomerat de jeunes êtres, dans cette soldatesque adolescente. Je songe aux charmantes chansons de route, si tendres, si « bohème », entendues l'an dernier. Mais l'heure n'est plus à la tendresse. Ils pincent les cordes de leurs instruments avec des doigts de fer, ils braillent à tue-tête, comme un seul homme, les hymnes du jour : *Les sections d'assaut sont en marche... Le drapeau de Hitler nous appelle au combat...* Pas une seconde de détente. On voudrait entendre une plaisanterie, un mot galant, un rire sonore. Sans reprendre souffle, ils recommencent. Tout le répertoire y passe ; les vitres en tremblent.

Sans doute, quand on chante ainsi en chœur, on ne sent

pas la faim ; on n'est pas tenté de chercher le « comment » et le « pourquoi » des choses. On doit avoir raison, puisqu'on est cinquante, au coude à coude, à hurler le même refrain.

Tout y passe, même les airs « patriotiques » de la vieille Allemagne. L'ennemi, le *Franzose*, en prend pour son grade, comme le « Boche » dans nos cocardières chansons.

Un jeune voisin, moins fanatisé que les autres, se penche vers moi, me souffle à l'oreille :

— J'espère que tu ne comprends pas les paroles...

Mais les autres sont incapables d'éprouver même cette inquiétude.

Enfin, une accalmie. Pour dire quelque chose, je fais allusion à la misère, aux huit millions de chômeurs.

— Plus *maintenant* ! interrompt un petit gars d'une douzaine d'années, sur un ton de surprise et de reproche.

Et les autres, en chœur encore, précisent :

— Hitler a promis qu'en quatre ans il n'y aura plus de chômage !

Réponse mécanique, inmanquable, que j'entendrai chaque jour, pendant des semaines, sur la bouche d'adolescents, d'adultes et de vieillards.

Le « père aubergiste », un exploité de chez Krupp, avec sa casquette bleue de prolétaire, contemple, de l'embrasure de la porte, cet effarant spectacle. Mais il courbe la tête et se tait.

Je respecte son silence. Tant d'efforts et tant de luttés dans cette Ruhr ouvrière, pour en arriver là !

*
**

A Lübeck, c'est pire encore. L'« auberge de jeunesse », hier foyer des Jeunesses socialistes, est occupée par les chemises brunes. Le père aubergiste est un jeune « S. A. » (1), botté et sanglé. Très courtois d'ailleurs. Quand on lui demande un renseignement, il se met au garde à vous, claque les talons, fait une réponse brève de planton bien dressé.

Des sections d'assaut ont logé quelques jours dans l'auberge, et de vagues relents de caserne y flottent encore. Du matin au soir, les « jeunesses hitlériennes » de la ville choisissent la grande cour ombragée — où il ferait si bon rêver — pour s'aligner en rangs, en lignes, réaliser des *à droite, droite* et des *à gauche, gauche* impeccables. Appels, contre-appels, inspection des uniformes, rien n'y manque.

Aux instants de répit, quelque jeune guerrier vient s'asseoir à mes côtés, et, en bon camarade, engage la conversation :

— Chez vous, en France, avez-vous aussi des nationaux-socialistes en uniforme ?

Ma réponse négative semble le décevoir. On lui avait tellement affirmé que le fascisme faisait tache d'huile...

(1) « S. A. » *Sturm Abteilung*, section d'assaut.

Et, comme je hasarde quelques critiques, il appuie ses deux coudes sur la table, avec une lourde conviction :

— Enfin, voyons, n'avons-nous pas délivré l'univers du bolchevisme ?

Le soir, jusqu'à une heure avancée, des écoliers en culotte courte viennent s'enfermer dans une des salles communes, leur recueil de chants à la main, et ressassent indéfiniment, au risque de s'étourdir, les mêmes hymnes. Par une porte entr'ouverte, je les regarde, et j'ai soudain l'impression d'un monde absolument fermé, avec lequel aucun contact n'est possible. A quoi bon parler ? Notre langage ne serait plus compris. Ces primitifs se fanatisent mutuellement, en vase clos.

*
**

— Nous avons appris ce matin, par téléphone, que trente-huit espions français sont dans la région... m'annoncent de jeunes « S.A. », sur un ton à la fois sérieux et cordial.

Je suis d'un pays où l'on a encore la fâcheuse habitude de discuter :

— Comment trente-huit espions peuvent-ils se trouver ensemble ? D'ordinaire, les espions travaillent seuls...

— C'est bien ce que nous voulions dire. Chacun est seul, mais ensemble, ils sont trente-huit... affirment mes jeunes « S.A. » avec une conviction entêtée.

Et comme je juge inutile de répondre, l'un d'eux me regarde fixement dans les yeux :

— Sais-tu ce que, dans tous les pays, on fait des espions ?

— Serait-ce pour moi que tu dis cela ?

— Non... Mais sais-tu ce qu'on en fait ?

— Dis voir...

— On les pend !

Et il fait le geste de la corde au cou.

Pour dissiper les sinistres pensées de cette jeunesse, j'offre des cigarettes.

Le temps d'en griller une, et voici déjà qu'un « S.S. » (1), un pur des purs, à képi noir orné d'une tête de mort, s'avance vers moi, au pas cadencé, se fige à trois mètres :

— La police désire voir vos papiers. Voulez-vous me suivre ?

— Bien volontiers...

Hélas ! mes papiers sont en règle et je ne suis pas un des « trente-huit ».

Le lendemain matin, quand je prends congé, le père aubergiste, dans un claquement de talons, m'annonce, soulagé et amical :

— Une bonne nouvelle !... On vient de téléphoner de Rostock : les trente-huit espions français sont arrêtés... Au plaisir de vous revoir... *Heil Hitler !*

(1) *Schutz Staffel*, colonne de protection.

III. — DIMANCHES HITLERIENS

Le septième jour de chaque semaine, la folie collective ne connaît plus de bornes.

Cela commence dès sept heures du matin, autour du haut parleur : hymne de Horst-Wessel... Révolution nationale... Allemagne réveillée... On saute du lit, les nerfs déjà en pelote. Au mur, un portrait géant d'Adolf achève de vous saouler. On sort les drapeaux rouges à croix gammée, si vastes que les voisins de l'étage au-dessous devront renoncer aux rayons du soleil. On boit vite la tasse d'*ersatz* de café ; qu'importe si l'humble tranche de pain noir ne remplit pas l'estomac ! L'Allemagne s'est réveillée ; la vie est belle.

Dans le *Beobachter*, on lit le programme de la journée. De 8 à 9 heures, concert par l'orchestre de la 42^e section d'assaut sur la place Adolf-Hitler. Des délégations d'anciens combattants sont venues de la campagne, dans leurs vieux uniformes. Il y a des casques à pointe, des vareuses de hussard de la mort.

— Vite. Otto, serre ton ceinturon. Ne perdons pas une minute de ce beau spectacle !

Les jeunes sœurs d'Otto s'affolent, en entendant résonner, sur la chaussée, les premiers bruits de bottes.

— Ah ! maman, ce sont les « S. A. »...

Avec quelle frénésie trouble elles ont dit : les « S. A. » !

Sur les lèvres de ces filles en folie, les sons prestigieux « S. A. »... « S. S. »... grésillent, comme un bruit d'insectes, un soir d'orage. Sans bottes, sans odeur de cuir, sans démarche de guerrier raide et rude, impossible aujourd'hui de conquérir ces Brunehilde. Il y a dans l'hitlérisme un élément sexuel, morbide, que seul peut-être un Freud oserait définir...

L'orchestre a joué. On est resté au garde à vous, on a salué à la romaine, et le chef d'orchestre a répondu de même aux applaudissements. On a repris en chœur, pour la millième fois, les strophes électrisantes. Maintenant, dans chaque quartier, devant la brasserie qui sert de permanence à leurs organisations respectives, les « S. A. » et les « S. S. », les « jeunesses hitlériennes » se rassemblent. Aux fenêtres des maisons, de grosses mamans attendries contemplant le spectacle. Les jeunes gars sont déjà alignés, immobiles, la tête haute, le menton serré sous la visière de leur coiffure. Appel, inspection des tenues. *Repos !* Un jeune chef lance d'une voix rauque des mots sonores :

— Vous êtes les soldats inconnus de l'armée brune. Devez-vous être prêts à mourir pour Hitler, pour la révolution, pour la patrie !

Cette section de jeunes a organisé une randonnée à la campagne. Deux camionnettes automobiles, décorées de feuillage et de drapeaux, sont rangées le long du trottoir. Mais, avant de songer aux joies de la nature, il faut faire un peu de propa-

gande. Le quartier, hier très « marxiste », est loin d'être rallié. Alors, on part au pas cadencé, martelant les rues, et d'une voix déjà virile, ces adolescents entonnent une chanson de marche, volée aux communistes, où revient comme un *leitmotiv* : « Gauche... Gauche... » N'était l'uniforme brun, on pourrait croire que ce sont les fiers « combattants du front rouge », jadis maîtres du pavé. Aux fenêtres, malgré cette sinistre croix gammée, les étendards sont, comme hier, couleur sang...

L'exhibition terminée, la jeunesse s'entasse dans les véhicules, et jusqu'au soir, dans une odeur de sueur et de cuir, elle braillera inlassablement, saluant à la romaine, ivre.

*
* *

A onze heures, a annoncé le *Beobachter*, aura lieu, sur l'esplanade, une grande concentration des « S. A. » et des « S. S. ». De toutes parts, les sections arrivent. Les commandements s'entrecroisent. Les talons claquent. La foule grossit de minute en minute. Beaucoup de petits bourgeois, de femmes. Peu de prolétaires.

Un vieillard, correctement vêtu — professeur en retraite, ancien rentier ruiné par l'inflation ? — exhale son amour du *Führer* à l'oreille de son voisin :

— Cet homme-là est prêt à donner jusqu'à la dernière goutte de son sang pour nous...

Bientôt, l'esplanade n'est plus qu'un immense carré humain, képis bruns et képis noirs. Depuis une heure déjà, les hommes sont debout.

Enfin, les grands chefs arrivent, ridiculement sanglés, leurs grosses fesses comprimées dans d'étroites culottes. Revue. Des milliers d'êtres au garde à vous. Puis, l'inévitable discours diffusé par haut-parleurs, qui exalte la révolution nationale. Mots creux, éloquence grossière et primitive, mais habilement calculée. L'orateur, un *von* quelque chose, sans doute un ancien officier de Guillaume II, sait oublier pour un moment le beau langage. Et ses vociférations enrôlées secouent jusqu'aux entrailles cette jeunesse aigrie, ces chômeurs affamés.

La pluie s'est mise à tomber. Bientôt, c'est un déluge. Les chemises brunes, détrempées, prennent une couleur terreuse. Personne ne bronche. Une heure encore, le discours se poursuivra sous les rafales d'eau. Seulement, de temps à autre, un vide se produit dans les rangs. Un homme tombe, de froid et de faim. Des infirmiers discrets s'empressent de le faire disparaître.

— *Heil ! Heil ! Heil !* hurlent enfin, en guise de conclusion, cinq mille poitrines glacées.

Puis, l'une après l'autre, les sections s'ébranlent. La marche dominicale d'entraînement commence. Trente kilomètres à travers la campagne, musique en tête.

Devant chaque drapeau, les petits bourgeois bedonnants saluent à la romaine. Je regarde ce monotone défilé, cette cohorte de jouvenceaux maigres. De ci, de là, parmi eux, une moustache adulte, des cheveux gris détonnent. Ce sont les cadres, les anciens « sous-off » de l'armée impériale, les hommes sûrs...

Des travailleurs en civil, l'insigne à la boutonnière, viennent en queue : simples membres du parti gagnés, eux aussi, par le démon de la marche, ou adhérents des « cellules d'entreprises nationales-socialistes ». Comme pour se faire pardonner leurs pacifiques vêtements, ils gueulent plus fort que les autres.

Dans une pètarade assourdissante, les brigades motocyclistes prennent les devants : deux hommes par machine, se suivant à intervalles réguliers, à une vitesse folle, ils ont l'air de partir pour quelque terrible expédition punitive.

Marschieren... Marschieren..., mot magique dont se grise aujourd'hui toute l'Allemagne, qui revient à chaque strophe des hymnes, à chaque période des discours, dans les tirades de chaque valet de plume. On est en marche. On marchera droit devant soi jusqu'au soir.

Sans reprendre haleine, on traversera des villages tous pavoisés, tous gagnés par la fièvre ; les gosses de trois ans se figeront pour lancer leur *Heil Hitler!* On rencontrera d'autres troupes en marche, car chaque village est en marche.

*
**

Et partout, de la ville au hameau, ce sont les mêmes dimanches étourdissants. C'est Hitler en personne, c'est Goebbels, c'est Goering, qui descendent du ciel, dans un ronflement d'avion, pour vérifier la température des masses, la pousser jusqu'au paroxysme. Tout est prétexte à réjouissances : l'anniversaire d'une bataille, d'un héros national, d'un exploit de l'ancien régiment.

Et, chaque dimanche on pavoise, on marche ; et chaque dimanche on recommence.

Quand la nuit tombe, on en veut encore, et dans l'humble grange ou dans la grande salles des fêtes, c'est un « Soir allemand » avec musique et discours... Puis la retraite aux flambeaux.

Onze heures. Plus rien au programme annoncé dans le *Beobachter*. Regardez ce couple de petits bourgeois dignes, qui rentrent chez eux. L'insigne à croix gammée brille ostensiblement sur leur poitrine. Assurément, ils ont encore quarante de fièvre.

Mais un sourd travail se fait déjà dans leur subconscient, et l'homme souffle à l'oreille de son épouse :

— Toutes ces fêtes, c'est très joli, mais ça ne donne pas du pain.

IV. — LEUR PROPAGANDE

Frères, au soleil, à la liberté !

chantaient les socialistes et les communistes, sur une vieille et entraînant mélodie populaire :

Brisez le joug des tyrans
Qui si cruellement vous oppresse,
Et brandissez le drapeau rouge-sang
Au-dessus de l'univers des travailleurs !

Avec un sans-gêne admirable, les nazis se sont approprié cette chanson, comme ils ont fait pour le drapeau rouge, la fête du Premier Mai, les chœurs parlés, l'idée du plan quinquennal et mille autres choses encore. Le drapeau *rouge-sang* est simplement devenu le drapeau à *croix gammée* et *l'univers* des travailleurs, par trop internationaliste, *l'Etat* des travailleurs.

Pas besoin de se fatiguer les méninges ! L'essentiel est que les masses conservent l'illusion de chanter un air révolutionnaire.

Mais ce ne sont là que larcins. Au communisme, les nazis, singeant fidèlement le fascisme italien, ont volé quelque chose de beaucoup plus important, un mot et un art prestigieux : la Propagande.

Le plus astucieux des chefs du national-socialisme, le petit docteur Goebbels, n'a pas craint d'y consacrer un ministère. C'est une organisation scientifique, moderne, poussée jusqu'à ses derniers perfectionnements, de la publicité qui a donné au parti hitlérien sa force formidable d'expansion. Les bandits bruns seront peut-être un jour des hommes d'Etat, mais ils sont depuis longtemps déjà de prodigieux metteurs en scène. Il faut entendre Goebbels se pâmer d'admiration devant le *Cuirassé Potemkine*, tout en interdisant, bien entendu, la présentation du film dans le Troisième Reich.

Les éditions soviétiques d'Etat n'ont certainement jamais débité, dans un délai aussi court, une pareille avalanche de livres. Une semaine après le Premier Mai, les vitrines des libraires étaient déjà encombrées d'albums illustrés sur la « Journée du travail national » : belle présentation et prix modiques. D'innombrables ouvrages entretiennent le culte du « Führer » : *Comment Adolf Hitler devint le chef*, *Hitler règne*, *Le pays natal de Hitler*, *Hitler tel que personne ne le connaît*, *Hitler et ses combattants*, *Le triomphe de la volonté*. Sur Goebbels, sur Goering, sur Frick, d'innombrables monographies, hâtivement et pauvrement rédigées, sont mises en vente. L'un des panégyristes de Goebbels n'est autre qu'un chef de bureau au Ministère de la Propagande : on n'est jamais si bien servi que par les siens.

A côté de ces ouvrages « tape-à-l'œil », il y a les « clas-

siques ». Et d'abord, en tête, les deux volumes de *Mon Combat*. De cette autobiographie de Hitler, écrite en prison en 1924, après le putsch Kapp, on a vendu et on vend chaque jour des centaines de milliers d'exemplaires. Le *Combat pour Berlin*, de Goebbels ; le *Mythe du XX^e siècle*, de Rosenberg ; le *Combat contre la Haute-Finance et l'Etat Allemand*, de Feder ; le *Troisième Reich*, de Møeller van den Bruck sont les ouvrages « de fond » indispensables. Et pour la masse, il y a d'innombrables brochures de vulgarisation : le *Programme du Parti*, l'*A. B. C. du National-Socialisme*, *Comment je devins national-socialiste*, etc...

Vous retrouvez naturellement tous les héros du jour en cartes postales, et si vous désirez un portrait du Führer, vous avez l'embarras du choix. Il y en a en noir, en couleur, en tous formats, sous verre, encerclés d'or. Depuis une heure déjà, cette brave dame, blonde et corpulente, palpe amoureusement les cadres qu'on lui présente et ne parvient pas à se décider.

Quel effort il doit accomplir, ce visage banal et sans expression, pour paraître habité par la pensée, pour se rendre autoritaire et dur ! Et que messieurs les photographes sont donc habiles ! Des gens qui ont cent fois contemplé cette mèche brune, ce brin de moustache, ce baudrier bien ciré, s'arrêtent encore devant les vitrines, se livrent sans défense à l'hypnotisme. Il y aurait un livre entier à écrire sur « l'art de fabriquer un chef ». Il faudrait dépouiller tous les discours, tous les articles de Goebbels — et des autres — pour voir le mythe Hitler lentement prendre forme, et de figure humaine atteindre à la majesté divine.

Et voyez donc aussi ces *magasins bruns*. Ah ! les affolantes devantures ! Chemises et culottes, képis, insignes, musettes et havresacs, et surtout bottes, ceinturons, baudriers, étuis revolvers. Tout ce qui peut déguiser un homme en guerrier s'offre à vous, vous induit en tentation. On se passera de manger, mais on achètera — pour se la serrer — la ceinture. Si vous êtes absolument incapable de mettre un nom sur les mille uniformes rencontrés quotidiennement, entrez donc dans cette boutique. Vous apprendrez à distinguer l'ancienne tenue du « S. A. » et du « S. S. » de la nouvelle ; vous ne confondrez plus le « Casque d'Acier » avec le soldat de la Reichswehr, le policier auxiliaire avec le jeune engagé du « service de travail ».

Et la Propagande vous poursuit inlassablement. Quand vous avez détourné vos yeux des vitrines, elle réussit encore à vous capter. Sur la mairie de ce village, un aigle noir, énorme, presse sous ses griffes des corps humains terrassés. Et l'on peut lire :

Ecrasez le Marxisme,
Mort à la Réaction :
Car de cette double défaite
Ressuscite notre nation.

Les victimes de l'aigle, ce sont, naturellement, les « bonzes » socialistes et communistes... Un peu plus loin, l'école communale s'orne de croix gammées en feuillage avec, en belles lettres gothiques, le vers fameux du *Guillaume Tell* de Schiller :

Nous voulons être un peu'le uni de frères.

Ailleurs, dans une exposition publique admirablement aménagée, on vous fera revivre l'histoire du parti national-socialiste. Vous attendrez votre tour — si nombreux sont les visiteurs et si grande leur piété — de vous pencher sur les reliques vénérables : voici un autographe du Führer ; sa main a passé sur ce papier... Découvrez-vous devant cette feuille poussiéreuse : c'est la liste, vieille déjà de treize ans, des premiers adhérents du parti, à Munich. Malgré l'encre pâlie, vous pouvez encore déchiffrer :

N° 55 : *Hitler Adolf, peintre, Lothstrasse 29, né le 20-4-89.*

Ne croyez pas qu'on vous lâchera comme cela ! Si vous entrez boire un bock dans une brasserie, la Radio vous fera assister à une représentation de Guignol : *La République de Weimar*. Ces ronflements qui déchainent les rires, ce sont, paraît-il, ceux des députés socialistes endormis à leur banc... Et si vous réclamez un autre poste, on vous servira la dernière harangue de Hitler, enregistrée sur disque et retransmise.

Si, enfin, excédé, demandant grâce, vous voulez chercher l'oubli dans un cinéma, *l'Allemagne saignante* vous initiera à la « résurrection nationale ». 1914 : On jette des fleurs sur les casques à pointe... Puis, la défaite : Scheidemann au balcon proclame la République ; les « bandes rouges » sont maîtresses de la rue... Versailles : des mains crochues arrachent au Reich des lambeaux de sa chair. Le calvaire continue. Rhénanie et Ruhr : la honte sénégalaise. Puis le chômage et la crise : les bataillons bruns se mettent en marche... Hitler péroré avec des gestes d'hystérique, Goebbels avec des yeux mauvais de hyène... Enfin l'apothéose, la folle nuit du 30 janvier 1933... marches... marches...

Dans les premiers rangs la « jeunesse hitlérienne », admise à prix réduits, applaudit à grand fracas

Mais, à côté de moi, mon voisin s'est endormi.

V. — « HORST WESSEL ET L'UNIVERS »

Ils n'avaient pas d'hymne à eux ; il ne pouvaient tout de même pas voler *l'Internationale*. Alors ils s'annexèrent — encore une fois — une ancienne mélodie communiste, à la fois mâle et tendre, comme tant d'airs populaires allemands.

Ils n'avaient pas, comme le prolétariat révolutionnaire, de héros. A la pure image de Karl Liebknecht assassiné, ils durent opposer un *ersatz* : des millions de cartes postales répandirent la légende de Horst Wessel.

Ce jeune Aryen blond, dont le visage adolescent s'étale à toutes les devantures, cumula de son vivant, comme beaucoup de ses frères d'armes, deux métiers : souteneur et chef de section d'assaut.

En février 1930, une bagarre assez obscure le mit aux prises avec quelque rival : il resta sur le terrain.

Ce mauvais coup fut naturellement attribué aux communistes, le jeune Ayren proclamé héros national et, trois ans plus tard, d'un coup de pinceau symbolique, la *Maison Karl Liebknecht*, siège du P.C.A., devint la *Maison Horst Wessel*.

Et comme le garçon s'était amusé à composer pour la mélodie communiste des paroles nouvelles — simple plagiat des anciennes — on en fit l'hymne officiel du Troisième Reich, le *Chant de Horst Wessel* :

Drapeau déployé, rangs bien serrés,
S.A. s'avance d'un pas tranquille et ferme.
Les camarades, victimes du Front Rouge et de la Réaction,
Marchent en esprit dans nos rangs ..

*
**

Mais quelqu'un troubla la fête.

L'écrivain révolutionnaire Ilya Ehrenbourg, avec la verve qu'on lui connaît, démasqua le jeune héros. Les précisions contenues dans son article des *Izvestia* ne laissèrent plus de doute sur le genre de vie du Rouget de l'Isle berlinois. L'article fut traduit en plusieurs langues. L'affaire menaçait de prendre mauvais tournure : on a beau décider de vivre en vase clos, certains échos du dehors vous chatouillent désagréablement les oreilles. Il fallut organiser, en hâte, une contre-offensive.

Et c'est ainsi qu'on pouvait lire récemment, sur les murs de Berlin, un placard conviant à une grande manifestation publique. Des « porte-parole étrangers connus », parleraient sur ce thème : *Horst Wessel et l'Univers*.

On n'a pas tous les jours l'occasion de s'amuser. Payons nos cinquante pfennigs, franchissons la quintuple barrière d'éphèbes blonds, bottés et sélectionnés. Prenons place.

La grande salle du cabaret « Clou » ressemble à tous les lieux de plaisir du monde. Les jours ordinaires, on y soupe par petites tables, au son du jazz. Mais, ce soir, la scène est transformée en tribune et veillée par de jeunes porte-drapeau au garde à vous. Comme toile de fond, derrière l'orchestre en uniforme, un immense étendard rouge à croix gammée. Autour des petites tables, de paisibles bourgeois absorbent déjà, d'un geste lourd, leurs bocks de bière. Beaucoup de filles hitlériennes, en veste kaki. Et, naturellement, des quantités de Siegfried en

chemise brune, tirés à quatre épingles et se déplaçant dans un grincement de cuir.

Un chef de district, qui ne doit pas avoir beaucoup plus de vingt ans, ouvre la séance, salue à la romaine, et d'une voix brève, impérative :

— Si nous autorisons des étrangers à parler dans nos réunions, c'est que nous pouvons répondre d'eux : nous ne laissons parler, en effet, que des *étrangers nationaux-socialistes* (sic).

Et, après cet exode rassurant, il annonce, le plus sérieusement du monde, que l'« Univers », indigné des calomnies répandues contre le jeune héros, va réhabiliter Horst Wessel.

Quand il a fini, les trois premiers rangs de la garde d'honneur font un *à droite* réglementaire et, en file indienne, au pas cadencé, rejoignent un angle de la salle, où ils se disloquent. Ils relayeront, au cours de la soirée, leurs camarades porte-drapeau, restés figés au pied de la tribune, comme des statues.

Après un général bulgare, en civil, qui, d'une voix de soudard enrôlé, félicite Hitler d'avoir sauvé le monde du bolchevisme, un fils de la libre Amérique monte sur l'estrade, salué par de grands éclairs de magnésium. Payé par le gouvernement allemand pour faire chaque semaine une causerie radiophonique de propagande à ses compatriotes, il se croit encore devant le microphone :

— L'Allemagne s'est réveillée sous la conduite d'un chef remarquable : Adolf Hitler... Horst Wessel est connu et admiré dans le monde entier...

Pour varier un peu le programme, des chœurs parlés scandent, au commandement, les mérites du héros universel.

Puis, soudain, la fièvre monte, la salle se déchaîne : un Italien en chemise noire, un fasciste en chair et en os, la poitrine couverte de décorations, douze fois blessé pendant la guerre et presque autant de fois dans la lutte contre le « marxisme », escalade la tribune, s'immobilise, le bras tendu :

— Horst Wessel !

Et demeure cinq minutes en communication directe avec le disparu.

Le signor s'exprime dans sa langue maternelle. On entend... « *martire della causa sacra de la rivoluzione...*, délivra le monde *del pericolo rosso...* » Après chaque période, la traduction allemande soulève l'enthousiasme.

Quand il a fini, l'orchestre entame l'hymne *Giovinetta*, et toute la salle, debout, saluant à la romaine, reprend en chœur.

Mais voici le tour d'un petit jeune homme malingre et timide. Depuis le début de la soirée, les allées et venues autour de lui m'intriguent. Chefs et sous-chefs se cassent en deux pour le saluer. On attache manifestement beaucoup d'importance à sa présence, à son intervention.

Tout s'explique, lorsque la parole est donnée à « M. Akon Sneath, ancien étudiant à Oxford » : pour réhabiliter Horst

Wessel, le témoignage d'un citoyen britannique n'est pas de trop. La curiosité est si grande qu'on n'entend pas une mouche voler.

Le petit jeune homme, qui s'exprime dans un allemand correct, expose qu'il est pour quelques jours de passage à Berlin. On a insisté pour qu'il prenne la parole :

— J'ai accepté... Mais du national-socialisme, je ne puis vous dire grand chose... C'est vraiment pour nous quelque chose de trop difficile à comprendre... Pour nous autres, Anglais, c'est quelque chose de si contraire à toute notre Histoire, à toutes nos traditions... Non, vraiment, je n'en puis rien dire.

« Pour ce qui est de Horst Wessel, nous comprenons, certes, qu'un homme puisse mourir pour son idéal... Que cet homme soit notre ami ou qu'il soit notre ennemi...

« Mesdames, Messieurs... »

Un petit salut, et le citoyen britannique, sur la pointe des pieds, s'est éclipsé de la tribune.

On attendait autre chose. Dépeindre la consternation de la salle est impossible. Quelques « bravos » de politesse. Un pesant silence. Le chef de district, dans un lourd bruit de bottes, escalade précipitamment la scène :

— Nous espérons qu'au cours de son séjour en Allemagne, M. Akon Sneath achèvera de comprendre notre national-socialisme... D'ailleurs, en Angleterre, nombreux sont ceux qui, d'ores et déjà, l'ont compris. Le national-socialisme n'est plus une affaire allemande, mais un phénomène international !

Bien sûr, mais il est, désormais, dans cette salle, malgré tout ce qu'on pourra dire ou chanter, des hommes et des femmes effleurés par le doute...

— Si l'Univers ne veut pas nous comprendre, il nous reste toujours l'Italie... me souffle le maître d'hôtel, pour essayer de raffermir sa foi.

VI. — MORT A L'ESPRIT !

Ils n'aiment pas l'Intelligence, la *soi-disant intelligence*, comme dit Hitler. Et, partout où ils la rencontrent, ils la pourchassent, ils la clouent au poteau d'infamie, ils la livrent aux flammes.

J'avais, comme tout le monde, lu cela dans les journaux. Sans parvenir à y croire. Possible dans quelque pays lunaire, mais pas dans l'Allemagne de Goethe et de Karl Marx...

Et un matin, brusquement, devant la porte d'une majestueuse université, je me suis trouvé en présence d'une espèce de pieu à peine dégrossi, fiché dans la terre. Des étudiants à casquette verte, le visage strié de balafres, sourient en me voyant là, les bras ballants, pétrifié.

Des couvertures de livres, grossièrement arrachées, sont clouées dans le bois. Les beaux livres allemands, si soignés, si bien reliés... Remarque, *A l'Ouest rien de nouveau* ; Ernst

Glaeser, *Classe* 1902 ; Feuchtwanger, *Le Juif Süß* ; Emil Ludwig, *Juillet* 1914 ; Jakob Wassermann, *L'Affaire Maurizius*.

Hier encore, j'ai visité une bibliothèque à côté de laquelle notre Bibliothèque Nationale paraît pauvre et vétuste : une école professionnelle du Livre, comme il n'en existe pas dans le monde entier : une exposition de la librairie allemande qui ferait rêver nos éditeurs français. Comment comprendre ?

Ce jeune étudiant, fin et cultivé, qui, ce soir, est mon voisin de lit, peut-être m'expliquera-t-il. Troublant le silence de la nuit, je lui confie à voix basse mon désarroi :

— Quand nous parlons ensemble philosophie, art, je sais que nous pouvons nous comprendre, que nous habitons la même planète... Mais l'instant d'après, vous vous faites tailler le visage à la pointe d'une épée, vous clouez au pilori les livres que j'aime, vous parlez de saigner tous les Juifs et vous chantez des airs absurdes, comme une bête saouïe...

Ma franchise un peu rude ne lui déplaît pas :

— Je sait tout ce que vous dites, mais je chante *avec joie* ces airs absurdes.

Il y a dans son intonation une nuance indicible, quelque chose comme : vous autres Français, vous êtes trop dégénérés pour comprendre...

Et, dans l'ombre, rabattant sa couverture sur son visage, il me souffle, avec ses vœux de bonne nuit :

— Gœbbels a dit : « Certes la propagande nationale-socialiste est primitive. Mais la pensée du peuple est primitive... »

*
* *

Nous voici, pour changer, chez un jeune juriste, un ami, un révolutionnaire. Je ne doute pas un instant qu'il soit resté fidèle à ses convictions. Pourtant, quel étrange décor ! Sur la table, sur le lit, sur le plancher, des ouvrages fascistes...

— Ce que cela signifie ? mon pauvre vieux... Mais tout simplement que je prépare des examens de droit.

Je crois avoir mal entendu :

— Parfaitement... Tu sais — ou tu ne sais pas — que notre ministre de la Justice, en Prusse, est ce fou de Kerl, celui qui proclame que, pour être un juge allemand, il faut avoir compris l'essence intime du national-socialisme... Alors, ces messieurs vont me faire subir un interrogatoire de cinq heures sur cette *essence intime*. Et je m'y prépare.

Comme je suis trop éberlué pour répondre, il ajoute :

— Si cela peut te faire plaisir, je t'invite à mon baptême...

— Ton baptême ?

— Bien sûr... J'étais comme beaucoup d'Allemands, ce qu'on appelle un « dissident », c'est-à-dire que, libre penseur, j'avais quitté l'Eglise luthérienne. Aujourd'hui, pour devenir fonctionnaire, pour passer un examen, il faut appartenir à une confession quelconque. Chaque jour, des milliers d'individus, afin

de conserver leur gagne-pain, doivent se faire baptiser. Les pasteurs n'en peuvent plus... Je subirai un nouvel interrogatoire... Sur les Saintes-Ecritures, cette fois...

Son jeune frère, écolier en culotte courte, entre à cet instant :

— Ludwig, cherche donc ton « Histoire Sainte »... Car maintenant l'enseignement religieux est obligatoire à l'école.

Et les deux frères, ironiques, penchés, tête contre tête, sur le même livre, rabâchent ensemble la légende du Galiléen.

*
**

Mais je n'avais encore rien vu.

Sur une grande place de Brême, en plein faubourg ouvrier, non loin de la Maison du Peuple, une bruyante marmaille fait cercle.

Que se passe-t-il donc ? Joignons-nous aux badauds.

De jeunes gars, harnachés de cuir, les manches retroussées, entassent consciencieusement, à grands coups de pelles et de balais, des liasses de vieux papiers, de vieilles brochures. Drôles de chiffonniers !

J'essaie, par dessus des épaules, d'examiner cette pape-rasse, d'apercevoir un titre. Et, soudain, le cœur serré, je lis : *Journal du Métallurgiste, Le Travailleur du Livre*. Et l'« A.I.Z. », l'illustré communiste, et le *Vorwärts*, socialiste, et des brochures d'Engels, et des tracts :

*Brême-la-Rouge,
Dans la détresse,
Réclame travail et pain !*

Et des affiches conviant les travailleurs social-démocrates à de grands meetings... Des années de propagande, de misère, de combats.

Quand la pyramide a atteint la hauteur voulue, un gars taille à coups de canif une baguette de bois, la plante au sommet. Et, salué par les rires et les bravos de la marmaille, hisse autour de cet axe une chemise noire, une authentique chemise noire des « groupes de défense » communistes... Puis épingle sur la poitrine, avec une précaution satisfaite de fétichiste, l'insigne rouge de l'*Antifaschistische Aktion*.

Une boule de papier d'emballage tiendra lieu de tête, on la coiffe d'une humble casquette prolétarienne, usée, déformée. Je ne comprends pas encore :

— Thälmann, Thälmann ! hurlent soudain les gosses en tré-pignant de joie.

Et voici que, sous l'effigie du leader communiste, on déroule une grande bande d'étoffe rouge ornée des trois flèches (1) : l'Unité que les hommes n'ont pas su réaliser se fera dans les flammes.

(1) Les trois flèches étaient l'emblème des socialistes allemands.

Les préparatifs sont enfin terminés. Pour tuer le temps, un gars fouille au hasard dans le tas, en extrait un livre, le feuillette :

— Karl Marx... montre-t-il, en ricanant, à son voisin.

Puis, le rejette et, de dégoût, s'essuie les mains.

De rares travailleurs, immobiles et muets, assistent à ce spectacle ordurier. Je plante mon regard dans des prunelles : pas de larmes, quelque chose de beaucoup plus profond, un désespoir calme... Mais très vite, les yeux se dérobent.

C'est seulement à la nuit tombante qu'on allumera le feu. Foule immense et silencieuse, poussée malgré elle par la curiosité. Au pas cadencé, les lourds bataillons bruns se succèdent, s'installent autour du bûcher. Plus lourds encore, plus paysans, les verts « Casques d'Acier ». Enfin, les étudiants en grande tenue — vareuse à brandebourgs, écharpe multicolore, épée et gants d'escrimeurs, petite toque de clown — viennent s'assurer que l'hérésie irréfutable est réfutée par les flammes.

Il faut encore entendre un discours diffusé par haut-parleurs, l'hymne de Horst-Wessel, puis, soudain, une grande lueur déchire la nuit. En une seconde, l'effigie de Thälmann, les livres et les journaux de la classe ouvrière ne sont plus que lucioles emportées par le vent.

Maigres applaudissements, et, déjà, comme honteuse d'elle-même, très vite, la foule se disperse.

On entend le socialisme battre au fond des cœurs.

VII. — « DES JUIFS TE REGARDENT »

Dans l'Allemagne d'aujourd'hui, la question juive est, pour un étranger, le plus commode des sujets de conversation. Mieux vaut ne pas s'avouer « marxiste » devant un interlocuteur de rencontre ; mais taquiner ces Aryens en folie est beaucoup moins compromettant.

Avec un malin plaisir, je les pique au point faible, je les vois se tortiller comme papillons empalés. Après quelque déclaration d'amour pour le peuple allemand :

— On doit la vérité à un peuple qu'on aime... Alors, laissez-moi vous dire... un grand savant comme Einstein...

Mon jeune « dolichocéphale blond » (1) sursaute ; ses yeux bleus s'injectent d'un sang rouge :

— Einstein ? *Un chien !*

Chaque fois que vous vous essaieriez à ce petit jeu, vous obtiendrez le même résultat : on gagne à tous les coups.

Dans la salle commune de l'auberge, un musicien adolescent, si tendre quand il promène ses doigts sur sa guitare, me fait un moment illusion. Pas celui-là... Je hasarde pourtant

(1) Expression par laquelle Gobineau, précurseur du racisme, désignait le soi-disant type « aryen ».

le mot fatal : je n'ai plus devant moi qu'un petit roquet rageur qui voudrait mordre.

— Mais enfin, ces malheureux Juifs, que vous ont-ils fait ?

— Tu le demandes ? Mais sais-tu qu'à Berlin, par exemple, 70 % des avocats étaient juifs ?... A quoi bon perdre des années d'études pour ensuite les trouver installés partout ?

N'essayez pas de lui suggérer que ce fort pourcentage d'avocats juifs était plus à l'honneur des Sémites que des Germains ; que si la profession est encombrée, la faute en est à la crise capitaliste, et non à Israël. Vous perdriez votre temps.

— Mais votre race « aryenne » n'est qu'un mythe !

Il se rengorge.

— Un mythe ? Regarde-moi... Ne suis-je pas, ne sommes-nous pas des Germains aux cheveux blonds ? Contrairement à vous autres Français, nous sommes de pure race, nous ! Et, pour nous défendre, nous n'hésiterons pas à recourir à la *stérilisation*...

Il a dit cela, le petit musicien, avec une gentillesse terrible. Je songe à ce savant professeur qui, dans une revue médicale, se préoccupe de rendre l'opération « séduisante » pour les intéressés.

*
**

Mais quittons cette barbare jeunesse. Interrogeons des Aryens adultes ; peut-être rencontrerons-nous des gens plus raisonnables.

Tandis que le coiffeur promène le rasoir sur mon visage, tandis que l'artisan mécanicien répare mon « vélo », tandis que l'aubergiste emplît mon bock d'une bière mousseuse, aiguillons, lentement et sûrement, la conversation :

— Les Juifs ? Ah ! mon bon monsieur, il y a longtemps qu'on aurait dû nous débarrasser de cette sale engeance... C'est eux qui ont fait notre malheur... Ils sont venus nous voler notre pain... Vous pouvez chercher aujourd'hui s'il s'en trouve un seul parmi les chômeurs... D'abord du travail pour les Allemands !

Comment 650.000 Juifs pouvaient-ils priver de travail 65 millions de Germains ? Mais quand les affaires vont mal, il faut un bouc émissaire et, pour préserver de la colère populaire les vrais responsables, on a chargé Israël de tous les péchés.

Un autre, boutiquier sur le bord de la faillite, me crie sa haine des grands magasins :

— Ces bazars juifs, n'est-ce pas une honte ? Comment voulez-vous lutter contre la concurrence de ces gens-là ? Ils ont vu si grand qu'ils sont eux-mêmes à deux doigts de la banqueroute...

Il faut avoir entendu ces hommes du peuple qui ne sont pas des théoriciens de la race, qui n'ont pas revêtu la chemise brune, pour comprendre les sources profondes de leur haine.

Hitler n'a rien inventé ; il a seulement écouté, formulé, deviné quel magnifique exutoire s'offrait à l'anticapitalisme des masses.

Je riposte :

— Oui, mais il y a aussi beaucoup d' « Aryens » parmi les gros qui vous dévorent...

— Ceux-là aussi, il faut les pourchasser...

Le brave homme a encore des illusions.

— Et aussi ces savants, ces intellectuels illustres ?

Il baisse la tête. Je le sens soudain moins fier :

— Bien sûr, il y a eu quelques abus... comme dans toute Révolution...

Puis, se ressaisissant, les yeux injectés de colère :

— Mais nous ne céderons pas au chantage de la juiverie internationale, à sa propagande d' « atrocités »...

*
* *

Et la lutte continue, aussi féroce mais plus hypocrite, contre Israël.

Les caisses d'assurances sociales, qui représentent pour un médecin allemand une bonne moitié de sa clientèle, congédient les praticiens juifs ; aux avocats demeurés en fonction, l'on retire certaines affaires, comme les liquidations judiciaires ; les administrations publiques privent de leurs commandes les firmes juives ; les industriels cessent toutes relations avec les intermédiaires appartenant à la race maudite ; les cellules d'entreprise nationales-socialistes fomentent des grèves dans les maisons à direction israélite, exigent le renvoi du personnel non « aryen » ; et le boycottage des petits commerçants juifs accule lentement ceux-ci à la ruine...

Mais le vrai caractère de cette lutte, je l'ai compris en ouvrant un livre. Un livre qui est une véritable provocation au meurtre. Titre : *Des Juifs te regardent*. On dirait un album du service anthropométrique. Un certain nombre de Juifs connus sont désignés, par leur photographie, à la vindicte publique. En l'on peut lire, en guise de préface : « Cette galerie de corrupteurs du peuple prouve qu'aucun de ces individus n'a été *jusqu'ici* exécuté par la Révolution nationale de 1933, bien que leurs crimes crient au ciel. » Pour ceux qui n'auraient pas compris, le nom des victimes d'hier est suivi, tel celui de Rosa Luxembourg, de la mention : *exécuté* ; celui des victimes de demain de la mention : *pas pendu*.

Cette liste noire comprend, naturellement, plusieurs catégories : d'abord les *Juifs sanglants*, depuis Rosa Luxembourg, Bela Kun, Trotsky, jusqu'au professeur Gumbel, chassé de sa chaire de Heidelberg. Viennent ensuite les *Juifs menteurs* : Einstein, Hilferding, Stampfer, Emil Ludwig ; les *Juifs escrocs*, les fameux requins Barmat, Sklarz, Sklarek, etc. Puis les *Juifs dissolvants* : le professeur Magnus Hirschfeld, le spécialiste des sciences sexuelles, et Lœwenstein, animateur des Amis de l'Eu-

fance Ouvrière, lequel « enseignait aux enfants à mépriser le peuple, la race et la nation allemands, dressait les enfants des travailleurs berlinois à trahir le peuple et à se soumettre à l'esclavage des Juifs ». C'est le tour maintenant des *Juifs artistes*, parmi lesquels, à côté de Piskator et de Reinhardt, les fameux metteurs en scène, on trouve... Charlie Chaplin. Enfin les *Juifs d'argent*; le banquier Jakob Goldschmidt, les frères Tietz, directeurs des grands magasins berlinois, clôturent la galerie ; et le livre s'achève sur ces mots : « Le combat n'est pas terminé, le combat continue : *Heil Hitler !* »

*
**

Pour être tout à fait en règle avec ma conscience, il faut pourtant que j'évoque une autre image : dans un intérieur de bourgeois cossus, une famille israélite m'accueille.

Et se lamente, et gémit sur cet événement incroyable qui l'a arrachée à sa douce quiétude, à son existence honorable, à ses revenus assurés.

Bien sûr, c'est un drame qui se joue ici, devant mes yeux.

— Pouvez-vous nous donner un conseil ? Faut-il venir en France ? Peut-on vivre en Palestine ?

Derrière ces bourgeois un peu gras, j'aperçois l'ombre du Juif errant, le bâton à la main, qui reprend sa route...

Les larmes aux yeux, la femme m'explique :

— Si vous saviez, monsieur, comme je me sentais allemande ! Nous vivions en Amérique. J'ai obligé mon mari à revenir ici... Qu'avons-nous fait pour être ainsi traités ?

Ah ! pourquoi faut-il qu'elle ajoute :

— Après tout, ce nouveau régime, nous nous en réjouissons, s'il nous laissait tranquilles...

Le charme est soudain rompu. Je songe à ceux qui, depuis des années, juifs ou non juifs, ont faim ; à ceux qui, juifs ou non juifs, pourrissent aujourd'hui dans les prisons brunes.

VIII. — LA GUERRE OU LA PAIX ?

Le drame hitlérien se double d'un autre drame, non moins redoutable, et qui, celui-là, nous atteint plus directement dans notre chair : celui des rapports franco-allemands.

Si vous voulez comprendre, entrez dans un des deux cents théâtres d'Allemagne, où l'on joue en ce moment *Schlageter*, la pièce de Hanns Johst.

Ce *Schlageter*, aujourd'hui héros national au même titre que Horst Wessel, n'était certes pas un personnage intéressant : engagé au lendemain de la guerre, dans les fameux corps francs de l'Est, puis espion au service de la Pologne, on le retrouve, en 1923, pendant l'invasion de la Ruhr, tantôt indicateur pour le compte de la France, tantôt saboteur pour le compte de

l'Allemagne. En mars, il fait sauter un pont sur une voie ferrée; le 26 mai, le militarisme français le fusille.

Mais si l'homme ne mérite guère la pitié, son exécution prend figure de symbole : Schlageter incarne la résistance à notre impérialisme, au coup de force de Poincaré. Pendant dix ans, le national-socialisme pourra puiser dans cette sombre histoire le levain de sa prodigieuse ascension :

— *Nous appartenons à Schlageter, parce qu'il est le premier soldat du Troisième Reich !* lance un personnage de la pièce.

Et Schlageter lui-même explique :

— *Nous avons le droit — le Français nous le donne par son occupation — de nous soulever et de dire : entente, fraternisation, internationale des peuples, tout cela n'était que charlatanisme ! Alors, un gouvernement national ! Au diable le système de novembre 1918 !*

Et tandis que le « héros » prépare son attentat, la tragique opposition entre la vieille génération, socialiste, et la nouvelle, fasciste, se creuse : le fils d'un haut fonctionnaire social-démocrate va prêter main-forte à Schlageter.

En vain le père — que l'auteur n'a pas réussi à ridiculiser — parle d' « exterminer par le feu et l'épée les derniers aventuriers, fanatiques, incendiaires et bandits de la guerre mondiale » ; en vain il implore :

— *Nous voulons la paix ! C'est moi qui te le dis, mon petit, moi qui ai été quatre ans au feu...*

L'invasion française compromet toute la politique pacifiste du socialisme allemand : le fils saboteur suivra son destin.

Que l'atmosphère est lourde ! Le public commence à devenir nerveux. Autour de moi, j'entends des sanglots étouffés.

Le rideau se relève pour la dernière fois : un peloton français, en bleu horizon, vise Schlageter au poteau.

— *Allemagne, lance le condamné, un dernier mot, un vœu, un ordre... Allemagne, réveille-toi ! Enflamme-toi ! Brûle !*

Un crépitement atroce. Puis le silence et la nuit.

Quand la lumière revient dans la salle, des larmes coulent sur tous les visages.

— Et bientôt les Français vont encore nous envahir ! hurle une femme, près de moi, comme une folle.

* *
*

Lentement, les mauvaises graines semées par notre impérialisme ont germé ; « les merveilleuses fleurs de haine », suivant l'expression d'un orateur nazi de 1923, se sont épanouies... Et aujourd'hui, les écoliers d'Allemagne, quand ils ont fini de brailler les hymnes fascistes, doivent prendre exemple sur le saboteur de la Ruhr. Telle cette petite narration que j'ai pu

transcrire directement d'un cahier, et qui a valu à son jeune auteur la meilleure note :

LE DERNIER ACTE DE SCHLAGETER

Nuit noire. Là-bas, comme un frôlement. Des formes se glissent rapidement le long de la voie ferrée. C'est Schlageter avec sa troupe. Le pinceau d'un projecteur fouille la nuit. Couchez-vous ! commande Schlageter. Étroitement collés au sol, ils avancent en rampant jusqu'à ce qu'ils aient atteint le ballast. Schlageter tire la cartouche de dynamite de sa poche et la place sur les rails, allume la mèche avec le simple feu d'une cigarette, puis, suivi de sa troupe, fait demi-tour.

Dès qu'ils sont hors des rayons du projecteur, ils bondissent et se sauvent en courant. Là-bas, comme une détonation déchire le silence. Un sourire de satisfaction illumine le visage de Schlageter : l'acte est accompli !

*
**

Une génération va, comme chez nous, atteindre l'âge d'homme sans avoir rien connu des horreurs de la guerre...

Il faut avoir entendu ces jeunes gens, lorsque vous leur demandez, sans penser à mal : « Faites-vous du sport ? », vous répliquer, d'une voix furieuse et cassante :

— *Kein Sport ! Wehrsport !* (Pas de sport ! De l'entraînement militaire !)

Il faut les avoir vus, quand, dans une parade, la Reichswehr se dandine au pas de Poie, pousser des « Ah ! » de volupté.

Une génération, aujourd'hui, ouvertement se prépare ; sevrée du service obligatoire, elle trouve très amusant de jouer au soldat ; elle marche, sac au dos, sur les routes ; elle se déploie en tirailleurs et se colle au sol sur les terrains d'exercice ; elle alerte contre les attaques aériennes, en frappant sur de vieilles casseroles, les populations des villes...

Mais de ces enfantillages et de cette gymnastique à l'arsenal guerrier de notre impérialisme, il y a loin encore.

Et tout espoir n'est pas perdu, quand on sait combien tenace demeure la haine de la guerre au cœur du peuple allemand...

Entrez donc avec moi dans cet estaminet de village. Des hommes et des femmes sont réunis autour du haut-parleur, dans une attente silencieuse. A trois heures, le *Führer*, de la tribune du Reichstag, va parler à l'univers. Mais on croirait, ô magie de la Radio ! qu'il est venu en personne dans cette auberge, nous faire une causerie intime...

Ecoutez-le affirmer d'une voix profonde et pathétique — car la voix de l'homme est belle :

— *Aucune guerre en Europe ne pourrait créer quelque chose de meilleur pour remplacer ce qui existe... Si une telle*

folie se produisait un jour, ce serait la ruine de l'ordre social, un chaos sans fin...

Observez les *Ja... Ja...*, les hochements de tête émus de nos voisins : vous saurez que son langage pacifique, s'il lui sert à donner le change à l'extérieur, lui est nécessaire aussi pour rester à l'unisson des masses.

Et c'est de l'enthousiasme, lorsqu'il use, pour renforcer encore son prestige, de cet argument malheureusement irréfutable :

— *L'Allemagne serait prête à dissoudre toutes ses organisations militaires et à détruire les armes qui lui restent, si les autres, sans exception, faisaient la même chose... L'Allemagne ne demande pas à réarmer, mais que les autres Etats désarment !*

*
* *

Le soir de ce discours, une vieille femme, les larmes aux yeux, est venue vers moi, et de toute son âme :

— Mon mari est tombé là-bas, chez vous... Vous avez entendu ? Nous ne voulons pas la guerre.

Où, mais comment ne pas songer que le temps presse ? Notre impérialisme, après avoir contribué au triomphe de Hitler, en profite pour armer davantage... Prenez garde que bientôt cette vieille femme elle-même ne devienne enragée !

IX. — VERS UN « NATIONAL-BOLCHEVISME »

— Nous allons tout droit à un « national-bolchevisme »... ai-je entendu bien des fois au cours de mon voyage.

Quelle est cette nouvelle maladie ? L'expression, me direz-vous, est aussi fautive que dangereuse. Fausse, car si l'on entend par bolchevisme l'idéal révolutionnaire de Lénine, cet idéal-là est à l'opposé de tout « nationalisme ». Dangereuse, car elle accrédite le mensonge d'un mariage possible entre les deux contraires.

Mais si impropre soit-elle, elle traduit un état d'âme qui grandit au sein des masses. Allons, au fond d'humbles logis, en prendre conscience.

Ce brave ouvrier menuisier de Moabit, j'avais fait, sur la route, la connaissance de son fils, petit chômeur en vagabondage, un « rouge » dont les yeux brillent quand on lui parle de Thälmann, de *Teddy*. Je ne sais pourquoi, je m'étais imaginé que le père lui aussi était communiste. Et son rude langage prolétarien, ses arguments révolutionnaires me font un moment illusion :

— Voyez-vous, nous autres travailleurs, nous avons été trahis par les deux partis ouvriers... Il aurait fallu faire l'Unité... Ils ne l'ont pas voulu.

Puis soudain, cet argument suspect :

— Maintenant, il faut nous sauver nous-mêmes...

— Qui, *nous-mêmes* ?

— Le peuple allemand ! Nous en avons assez d'être humiliés, traités comme des esclaves. Assez de payer des impôts pour les tributs de guerre...

Et comme j'objecte qu'en dehors de l'Internationale révolutionnaire, il n'est pas de salut :

— Oui... Oui... l'Internationale, c'est très joli... En 1923, nous avons envoyé des millions de marks-or aux mineurs anglais... Mais, en échange, en quoi nous a-t-on aidés ?

Et, après avoir bourré sa pipe :

— Notre Révolution, il nous faut la faire seuls... En attendant que l'Internationale se réalise, si elle doit jamais se réaliser, il faut songer au présent... D'abord nous libérer du Diktat, délivrer nos camarades opprimés en Silésie, dans la Sarre... Fonder un Etat allemand de travailleurs !

*
**

Et ils sont comme cela des milliers, à mêler leurs tenaces exigences socialistes au sentiment fanatique d'une humiliation nationale.

Et plus encore les jeunes que les adultes. Asseyons-nous au bord de la route, avec ce gars qui rejoint, à pied, sac au dos, son « camp de travail volontaire ». Il m'agace tellement lorsqu'il me vante la discipline librement consentie, les vertus du travail au rabais, que je dois faire effort pour ne pas le planter là,

Mais, soudain, comme mû par un ressort, il laisse tomber son masque, il me livre son secret :

— Vois-tu, j'ai été national-socialiste pendant des années... De ceux qui, en 1928, ont rossé copieusement les séparatistes rhénans... Aujourd'hui j'ai quitté le parti.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne suis pas satisfait... Ce n'est plus un parti révolutionnaire, mais un râtelier. Moi, je veux le *vrai socialisme*... Pendant quatorze ans, le parti social-démocrate a eu la possibilité de le réaliser. Qu'a-t-il fait ? Je ne suis pas communiste, parce que je suis d'abord Allemand, et que je ne veux pas être traité comme un moujik russe. Mais je respecte les communistes, je me sens plus près d'eux que de tous les autres...

Avec haine il me parle des riches, des magnats de l'industrie, des gros propriétaires fonciers... Et, dans un soupir :

— Tant qu'ils trahiront tous le socialisme, je resterai sans parti.

« National-bolchevisme »... Quel autre mot pour traduire ces aspirations confuses, désespérées ?

*
**

Allons plus au fond encore. Oublions qui nous sommes.

Glissons-nous entre les chemises brunes. Essayons de surprendre quelles pensées se cachent derrière leurs *Heil Hitler* !

Samedi soir. Une salle de bal musette, dans un faubourg prolétarien de Leipzig. Hommes et femmes attablés, vêtus en petits bourgeois, comme tous les travailleurs allemands. Beaucoup de « S.A. » et de « Jeunesses hitlériennes », mais ici ni arrogance, ni raideur : du laisser-aller, des rires bruyants : le peuple.

L'orchestre en uniforme joue de la bonne musique classique : du Wagner, du Verdi.

Et, à l'entr'acte, un orateur monte sur la scène, harangue cette foule d'abord attentive, docile. Thème : *Notre Révolution*.

— Notre Révolution, camarades du peuple, ne fait que commencer. Nous n'avons encore atteint aucun de nos buts. On parle de gouvernement national, de réveil national... Qu'est-ce que cela ? Ce qui importe, c'est la partie *socialiste* de notre programme.

Un *Ah* ! de satisfaction part de cette foule. Voilà ce que chacun sentait, n'osait formuler. Des visages suivent maintenant passionnément cet homme qui parle au nom de tous.

— Le Reich de Guillaume II fut un Reich sans idéal. La bourgeoisie y dominait, avec son dégoûtant matérialisme, son mépris du prolétariat... La Révolution de 1918, camarades du peuple, n'a pas su détruire le vieux système. Les chefs socialistes ont abandonné la dictature du prolétariat pour le veau d'or. Ils ont trahi la nation et ils ont trahi le peuple. Quant au communisme, il s'est montré incapable de les chasser, depuis que Staline a renié le bolchevisme léniniste pour l'individualisme capitaliste...

J'écoute, médusé, cette incroyable tirade. Suis-je bien dans une réunion hitlérienne ? Mais le démagogue sait ce qu'il fait, car autour de moi, à un rythme toujours croissant, la foule vibre.

— La bourgeoisie, camarades du peuple, a continué à monopoliser le patriotisme, à abandonner les masses au marxisme, cette bouillie pour chiens... Nous, nous avons compris qu'il fallait aller au prolétariat, entrer dedans, que conquérir l'Allemagne, c'est conquérir la classe ouvrière. Et quand nous avons révélé à ces prolétaires l'idée de Patrie, il y eut sur bien des visages des larmes de gratitude...

A ce langage emphatique de missionnaire, succèdent maintenant la diatribe et la menace :

— Nous n'avons plus qu'un ennemi à vaincre : la bourgeoisie. Tant pis pour elle si elle ne veut pas céder, si elle ne veut pas comprendre...

Et, emporté par son éloquence, il laisse échapper l'aveu :

— D'ailleurs, un jour, elle nous sera elle-même reconnaissante de l'avoir ainsi traitée...

Mais la foule n'a pas entendu. La foule croit seulement que la Révolution commence, que le socialisme monte à l'horizon. Et lorsqu'il a fini, elle entonne avec une colère rude :

O peuple producteur, tu éprouves
Bien durement la misère des temps ;
Sans cesse grossit davantage
L'armée des sans-travail.
Mais tu chantes, travailleur, joyeux et libre,
Toujours la vieille mélodie :
« Nous sommes les travailleurs,
« Le Proletariat ! »

Tu peines quotidiennement
Pour un salaire de famine,
Mais ils ne connaissent ni misère ni peine
Les Tietz, les Wertheim et les Cohn.
Tu t'exténues et tu t'épuises :
Qui se rassasie de ton travail ?
Ce sont les actionnaires,
Le Profitariat.

...Brise maintenant tes chaînes,
Travailleur allemand !
Pas de Moscou qui puisse te sauver,
Et pas davantage les « socialos » !
Du Tout-Israël tu es l'esclave !
Avec l'étoile soviétique comme avec le faste des bonzes.
Tu demeures le serf
Du Profitariat !

...L'Internationale
Elle t'est d'un beau secours !
Mais déjà brille à l'horizon
La lumière de la liberté allemande...

Je n'ai jamais entendu chanter avec une pareille foi. Nulle part je n'ai vu, même chez les Aïssaouas d'Islam, des êtres ainsi projetés hors d'eux-mêmes. Je suis perdu au milieu de cette masse, debout, immobile, qui mourrait sans interrompre son chant.

Déjà la rumeur court que des sections d'assaut s'impatientent, se mutinent. Je songe qu'il faudra bientôt satisfaire cette foule, — ou tirer dedans.

X. — AU PIED DU MUR

Enfin, voilà un jeune nazi avec lequel on peut discuter. Il sourit quand on le contredit, ne s'empporte pas, s'empresse de répondre à vos questions, espère vous avoir par la douceur.

Tandis que nous roulons à bicyclette, sur la route sans fin :
— Non ! tu n'as pas le droit de douter... Reviens seulement

l'année prochaine, tu verras que Hitler aura réalisé une bonne partie du socialisme.

Je veux bien le croire, mais je fais une allusion insidieuse au discours de Tempelhof, le 1^{er} mai : au lieu des merveilles attendues, on n'entendit, ce jour-là, qu'un éloge de l'*idéalisme* prolétarien *qui seul rend possible la vie et l'existence de tous*.

Il ne veut pas avouer sa déception :

— Oui, mais depuis, il y a eu le programme de grands travaux publics... le milliard de marks !

— Parlons-en ! Un labeur de forçat, sans le secours d'aucune machine (au pays des plus belles machines !), avec comme salaire... l'indemnité de chômage ; plus un bon de consommation de 150 francs par mois, ne vous donnant droit qu'à ce que l'Etat voudra bien vous céder... Pour concurrencer et avilir la main-d'œuvre au travail, on ne pouvait mieux trouver !

Mon interlocuteur regarde fixement son guidon, s'étonne qu'on dissèque ainsi les généreux présents de son *Führer*. Mais il ne se décourage pas :

— Il y a aussi le prêt pour encourager les jeunes gens à se marier...

— Encore mieux ! On vous prête 1.000 marks... Mais en bons de consommation, ne vous donnant droit qu'à du mobilier neuf, trois fois plus cher que le mobilier d'occasion... Et il faut rembourser cela pendant des mois... Et tant que le remboursement n'est pas achevé, la femme n'a pas le droit de gagner sa vie : place aux hommes ! Mieux encore : les fonds prêtés proviennent d'un nouvel impôt sur les célibataires : comme ensuite les jeunes mariés remboursent, sans qu'on rembourse, bien entendu, les vieux garçons, l'Etat empoche deux fois.

Le jeune croyant est éberlué par cette démonstration. Je ne puis évidemment lui avouer que je l'ai puisée dans une feuille révolutionnaire illégale... Et je ne lui fais grâce d'aucune des dispositions en faveur du Capital : réductions scandaleuses d'impôts en faveur des contribuables ou fraudeurs du fisc, qui verseront à la caisse des « grands travaux ».

Du coup, il s'est laissé distancer. Impitoyable, je freine et attends qu'il me rejoigne :

— Ecoute encore : pour augmenter le nombre des « domestiques », on dispense les bourgeois qui les occupent de payer l'assurance-chômage... Que dis-tu de ce socialisme-là ?

Il hoche la tête avec un doux sourire ; je suis vraiment quelqu'un qui cherche la petite bête.

— Et où trouvera-t-on le milliard ? Par l'inflation ?

— Penses-tu ! On fera *casquer* tout le monde... On obligera les banques, les sociétés, les richards à souscrire.

Sur ce point, je suis disposé à le croire. Soutirer de l'argent à leurs adeptes, ça les connaît.

Beau socialisme en effet ! Tandis que les adultes seront embrigadés au rabais sur les chantiers d'Etat, la jeunesse, à partir du 1^{er} décembre, va être mobilisée en uniforme, dans

le « service de travail obligatoire ». Après six heures d'un labeur de bête de somme, trois heures encore « d'éducation intellectuelle et physique ». Faire des fascistes et des soldats, voilà le dernier mot de la *Révolution* hitlérienne.

*
**

Mon jeune cycliste ne s'avoue pas vaincu. Il ferait si bon se taire et s'imprégner de ce paysage. Mais le démon de la discussion nous poursuit :

— Tu n'as donc pas lu que Hitler, à Tempelhof, a promis de *prendre l'offensive contre les intolérables taux d'intérêt* ? Si tu connais notre programme, tu sais que cette lutte contre *l'esclavage des intérêts* est pour nous *l'axe d'acier*, la solution même de la question sociale.

— Comme par exemple le taux des dettes agricoles, que vous parliez d'abaisser à 2 % et que finalement on n'a pas réduit au-dessous de 4 1/2 % !

— Nous allons contrôler les cartels et les trusts... Déjà la Corporation de l'Industrie s'est mise sous les ordres d'Adolf Hitler...

— Oui, mais dans votre fameux programme (au moins dans la première version), vous aviez parlé, non pas de *contrôler*, mais bien d'*étatiser* les grands « mammoths »... Et aujourd'hui les magnats vous félicitent de vous abstenir de toute ingérence dans l'économie privée !

Désormais, je le harcèle : Et les grands magasins qu'ils voulaient « communaliser », louer par tranches aux petits artisans : c'est tout juste s'ils leur ont interdit... de vendre des rafraîchissements ! Et les coopératives de consommation, qu'ils voulaient boycotter, ruiner, pour faire plaisir au petit commerce : maintenant, qu'ils ont mis la main sur leurs trésors, il n'en est plus question.

— Prends patience... fais confiance à Hitler... Reviens l'année prochaine, répète mon doux cycliste, comme un leit motiv.

*
**

A la terrasse d'un café, un bourgeois pansu, mon voisin de table, m'a demandé avec une politesse obséquieuse si j'en ai fini avec le journal. Quand il sait que je suis Français, il se confond en amabilités. Cet homme-là ne connaît qu'une formule, n'a qu'une idée fixe : *l'Autarchie*.

— Ne vous inquiétez pas pour nous, cher monsieur ! Le mark... la couverture d'or tombée à 8 % ? Nous nous enfermerons à clé chez nous, comme les Russes. Nous mangerons moins de viande et moins de graisse, mais plus de pommes de terre et de pain. Nous porterons, comme pendant la guerre, des vestons retournés et des pantalons rapiécés ; et, quand ils

seront hors de combat, on en fera de la laine artificielle. Grâce à nos vieux pneus, nous nous vêtirons de caoutchouc régénéré. Tout cela exige certes un « moral » solide, mais le Ministère de la Propagande est là pour ça.

— Mais si vous n'achetez plus à l'étranger, il y aura des représsailles... Vos exportations achèveront de s'effondrer...

— Qu'importe ! Un peu plus, un peu moins... Voyez-vous, il nous faut renoncer à vouloir être une grande nation industrielle : ça nous a coûté trop cher. Un peuple de petits agriculteurs et de petits artisans, heureux et paisibles, voilà ce que fera de nous notre Hitler...

Après l'échec de la « rationalisation » capitaliste, le retour au moyen âge ! Et comme il faut un commencement à tout, on a tellement élevé les droits d'entrée sur les graisses — afin d'obliger les masses à consommer du beurre *germanique* — que le prix de la margarine, nourriture fondamentale du travailleur allemand, est monté de 300 %.

Mais, ô punition du ciel, le prix du beurre s'est mis à grimper lui aussi et d'une manière si vertigineuse qu'il a fallu emprisonner des masses de « spéculateurs ».

Et, dans les boutiques, les femmes de chômeurs, la colère dans les yeux, ne se gênent pas pour dire, à voix haute :

— Bientôt il ne nous restera plus qu'à manger de l'herbe !

*
* *

Par contre, Hitler est le dieu des campagnes.

En Allemagne comme en Italie, le fascisme se révèle un régime essentiellement paysan. Déjà, pour consolider la petite propriété, on a rétabli l'archaïque droit d'aînesse. Et, dans les provinces de l'Est, où les cultivateurs ne sont que serfs sur les terres — sur les *latifundia* — des grands hobereaux, une immense espérance est née.

Ce brave « cul-terreux » de Poméranie, chez lequel j'ai été acheter du lait, m'affirme, avec un frémissement dans la voix :

— *Il* nous donnera la terre... Ce que ni Brüning, ni Schleicher n'ont pu réaliser, parce qu'ils n'avaient pas la toute-puissance, *il* le fera. *Il* sera plus fort que nos féodaux.

Peut-être... Mais le programme national-socialiste a toujours louvoyé sur ce terrain brûlant. Comment exproprier les propriétaires tout en jurant de protéger la propriété privée ? J'objecte qu'en fait de « colonisation intérieure », on parle de morceler seulement les domaines dont les dettes hypothécaires sont insolubles.

Mais ces prolétaires du sol, qu'on a chauffés à blanc durant des mois et des années, ne veulent pas en démordre :

— *Il* le peut et *il* le fera...

Hitler est au pied du mur.

XI. — LA CROIX GAMMÉE SUR LES SYNDICATS

Aux masses déjà déçues par son discours du 1^{er} mai, Hitler offrit le lendemain, en fait de socialisme, cette bonne surprise : l'occupation des syndicats.

Quand je suis arrivé en Allemagne, l'événement venait de se produire. Avec une curiosité émue, j'ai revu les beaux édifices, à l'architecture audacieusement moderne, près desquels nos Bourses du Travail feraient figure de parents pauvres. Je crois rêver ! A peine quelques mois depuis mon voyage de l'an dernier et cette immense organisation, dont ses dirigeants étaient si fiers, a perdu son indépendance, absorbée par le fascisme. Des étendards à croix gammée pendent aujourd'hui aux fenêtres, et sur la façade, l'inscription *Maison du Peuple* a fait place à une autre, peinturlurée sur de voyantes pancartes : *Maison du Travail allemand*.

Aux portes, les travailleurs se pressent, lisent dans le silence les affiches, les journaux des vainqueurs. Je me mêle à eux. J'essaie de lire dans leurs regards, mais je n'y sens qu'une stupeur muette.

Que s'est-il passé ? Pour qui n'a pas suivi l'évolution du syndicalisme allemand, n'y a-t-il pas là un phénomène inexplicable ?

Un camarade qui a vécu le drame, jour par jour, qui a vu venir la catastrophe, m'explique — et je transcris, avec ce souci de la vérité qui ne me quittera pas jusqu'à la fin de mon enquête :

— Au fond, vois-tu, cette imposante « forteresse » présentait bien des fissures... Un colosse aux pieds d'argile, comme vous dites. Tant qu'a duré la période de haute conjoncture, tout allait bien... Avec les cotisations de sept millions d'adhérents, on a bâti, à tour de bras, ces magnifiques — ces trop luxueux — édifices. On a cru à une prospérité éternelle ; on s'est imaginé follement que, dans le sein du régime, on pourrait réaliser cette *démocratie économique*, chère au cœur de Naphtali (1). Puis la crise est venue. Plusieurs millions d'adhérents, sans travail, ont déserté les organisations. Il a fallu distribuer aux autres de lourds secours de chômage. L'arme essentielle des syndicats, la grève, est devenue aléatoire. Et puis, le fascisme est né... Nos chefs qui n'avaient pas su s'adapter à la crise, n'ont pas su davantage faire face à Hitler. Contre un adversaire offensif, on ne lutte pas qu'avec de belles proclamations et de beaux buildings. Connaissais-tu la splendide école syndicale de Bernau, cette abbaye de Thélème ?...

— Oui, je l'ai visitée l'an dernier, non sans un certain malaise .

— Eh bien, Bernau incarnait notre syndicalisme, avec ce qui lui manquait : une âme, une volonté de lutte. Trop souvent

(1) Théoricien syndical, auteur d'un ouvrage de ce titre.

nos organisations n'étaient que de simples banques corporatives. Le travailleur venait y toucher son dû comme à la Caisse d'assurances sociales, comme au bureau de chômage. Pas le moindre idéal révolutionnaire ; rien que l'esprit bureaucrate... Remarque, je ne veux pas déprécier l'œuvre passée des syndicats allemands. Je sais trop ce qu'ils ont fait pour l'émancipation et la culture de notre prolétariat...

— Ils ont réussi à organiser la masse, ce qui est déjà quelque chose !

— Oui, mais en perdant leur caractère *peuple*... L'A. D. G. B. (1) avait fini par devenir comme un rouage d'Etat... Et les travailleurs le sentaient confusément. A notre époque, qu'on le veuille ou non, le corporatisme, le syndicalisme de collaboration conduisent droit au fascisme. Des mots d'ordre d'« intérêt général », d'« économie dirigée » à la phraséologie hitlérienne, il n'y a qu'une toute petite distance... Cette distance, on l'a vite franchie : sous prétexte de sauver ce qu'on croyait pouvoir sauver, on s'est aplati devant le vainqueur ; on a glissé sur une pente continue et insensible ; le travailleur, endormi par cette tactique, n'a pas vu venir l'instant décisif...

Il a suffi, un matin, d'envoyer dans les *Maisons du Peuple* quelques jeunes gens en chemise brune, armés de matraques, et les portiers se sont — comme à Leipzig — couchés sous leur lit. Il a suffi de hisser sur la terrasse un pavillon à croix gammée et le magnifique palais de l'A.D.G.B. est devenu le quartier général du docteur Ley. « Le paiement des indemnités est garanti ! », s'est écrié le fascisme, et la machinerie administrative a continué de fonctionner comme avant... C'est ainsi que les syndicats sont devenus la clé de voûte du Troisième Reich !

Le camarade me montre une des innombrables brochures, hâtivement imprimées, dans lesquelles les nazis, dépouillant les comptes des organisations, s'acharnent sur les « bonzes » :

— Il y a là-dedans au moins 50 % de mensonges... Le malheur est qu'on a prêté le flanc à certaines attaques. Pas autant de « corruption » qu'ils racontent ; mais une tendance à trop bien vivre... Quant à la nouvelle équipe, je t'assure qu'elle n'a pas à donner des leçons d'ascétisme !

Continuant mon enquête, je suis allé rendre visite à un brave militant syndical, dont j'avais fait la connaissance l'année dernière.

Comme l'accès des *Maisons du Peuple* est sévèrement interdit aux profanes, il faut attendre dans la rue. De puissantes limousines, fort peu prolétariennes, avec fanion à croix gammée, s'arrêtent devant la porte. Des « commissaires » en descendent : chemise brune, bottés, sanglés, tandis que les plançons en uniforme claquent les talons, s'immobilisent au garde-à-vous.

(1) Abréviation qui désignait la C.G.T. allemande.

Enfin, mon ami arrive, exhibe son laissez-passer aux « S.A. » — car on ne peut sortir de l'édifice sans autorisation — me sourit tristement :

— Eh bien, tu vois, voilà où nous en sommes...

— Et ça ne te dégoûte pas de rester là-dedans ?

— Je suis congédié au 1^{er} septembre... Ils disent, les malins, que nous avons toujours promis de rentrer dans le rang, qu'ils rajeuniront les cadres en puisant à la « base ». Ils nous gardent ces quelques mois pour que nous les mettions au courant. Mais ce n'est pas drôle ! On travaille dans une atmosphère de corps de garde. J'ai des jeunes gens armés dans mon bureau ; nous sommes espionnés du matin au soir, et les « commissaires » occupent leur temps à collectionner des fiches de délation...

— Et d'où sortent-ils, ces fameux « commissaires » ?

— D'un peu partout... Beaucoup d'*Akademiker*, intellectuels, avocats, qui ne connaissent rien aux problèmes du travail. D'anciens secrétaires de syndicats jaunes ou chrétiens... D'anciens transfuges de chez nous, comme Winnig, qui fut jadis secrétaire de la Fédération du bâtiment... Et même des transfuges plus récents... Car nous avons, nous aussi, nos fascistes en herbe...

Je ne puis m'empêcher de songer à ce docteur X..., visité l'an dernier à l'A.D.G.B., et qui aujourd'hui proclame le gouvernement national « seul capable de réaliser le socialisme ». Hélas !

Mais il est temps de retourner au travail... Mon interlocuteur soupire, me prend par le bras :

— Je ne t'ai jamais dit que jadis, il y a bien des années, j'ai été communiste ? On m'a exclu pour mollesse à l'égard du « réformisme » de Leipart... Aujourd'hui je vois enfin clair : si je n'approuve pas la néfaste tactique des syndicats rouges, moi aussi je me suis trompé, lourdement trompé...

Il est si ému que je me garde d'enfoncer le couteau dans la plaie.

— Et maintenant, que vas-tu faire ? Comment vas-tu vivre ?

Il esquisse un geste vague, d'homme sans espoir :

— Comment je vais vivre ? J'étais gazier ; la Compagnie du Gaz ne me reprend naturellement pas... Je ne peux ouvrir un commerce ; une loi récente, dirigée contre nous, interdit la délivrance de nouvelles patentes... Il reste les « grands travaux publics », la faim.

Je le quitte, le cœur serré, au seuil de sa caserne.

*
**

Le premier moment de stupeur passé, la masse s'est ressaisie. S'il en est que la continuation des paiements a suffi à amadouer, d'autres réagissent, réclament le respect de la démocratie syndicale : ils ne sont nullement disposés à mettre un bœuf sur leur langue, à écouter au garde à vous les discours du *Führer* ; ils réclament l'éligibilité de leurs chefs.

Quand je fouille dans ma mémoire, je retrouve bien des anecdotes réconfortantes ; c'est ainsi qu'à Leipzig, au cours d'une réunion de la Fédération centrale des employés, un adhérent socialiste demande courageusement la parole, expose ses griefs, recueille de vifs applaudissements. Précipitamment, la séance est levée.

A Kiel, les travailleurs se mettent en grève, pour protester contre le renvoi de leurs délégués d'entreprise. A Hambourg, les chefs nazis font, au cours d'une assemblée, le procès des « bonzes corrompus » : Parfait ! répondent les assistants, nommons une commission d'enquête. Mais, sur-le-champ, l'assemblée est dissoute.

Aussi est-on devenu timide. On perd sa confiance, on rougit devant ces foules exigeantes. Et plutôt que de les affronter, on préfère s'abstenir de tout contact.

Dans la bibliothèque d'une Maison du Peuple, un « S. A. » entre brusquement, lance un formidable *Heil Hitler* ! De nombreux travailleurs sont occupés à lire. Personne ne répond, personne ne bouge.

Un instant figé de surprise et de colère, le gamin bat en retraite, penaud.

XII. — A LA CONQUETE DU PROLETARIAT

Mais on n'a pas renoncé à amadouer, à conquérir. Personne ne s'y entend comme le docteur Robert Ley. Lévy, disent les mauvaises langues. Et le fait est que ce raciste forcené est affligé du plus accentué des types sémites. L'homme a un passé : grand amateur de kirsch, c'est lui qui, dans une brasserie de Cologne, envoya délicatement une bouteille vide sur le crâne de Wels, le leader socialiste. Un autre était depuis longtemps désigné pour régenter la classe ouvrière allemande : le « syndicaliste » Gregor Strasser, petit pharmacien bavarois. Mais Strasser a préféré, pour le moment, disparaître de la scène. Et c'est le chimiste Ley qui joue les doublures.

— *Moi-même, susurre-t-il dans ses proclamations aux ouvriers, je suis un pauvre fils de paysan et sais ce qu'est la misère. J'ai été sept ans dans une des plus grosses entreprises d'Allemagne et connais l'exploitation par le capital financier anonyme...*

Quand M. Ley, en effet, décida de quitter l'« I.G. Farben », le fameux trust des colorants, il lui fut compté, en beaux deniers, une indemnité de dix mille marks-or.

Et, pour se faire, lentement et sûrement, aimer des masses, le « chef du Front du Travail » répand à plus de quatre millions d'exemplaires un magnifique journal illustré : l'*Arbeitertum*. A côté de beaux instantanés de Hitler et de maximes profondes comme : *Finis la lutte de classes et les préjugés de condition*

sociale ! ou : *Honorez le travail !* il y déploie les artifices de sa séduction :

— *Mes chers camarades du peuple, commence la grande coquette, vous allez nous dire (je traduis textuellement) : — Que vous faut-il de plus ? N'avez-vous pas déjà le pouvoir absolu ? — Bien sûr, nous avons le pouvoir, mais nous n'avons pas encore le peuple tout entier. Toi, travailleur, nous ne t'avons pas encore à cent pour cent, et, justement, nous te voulons ; nous n'aurons pas de cesse que tu ne sois venu, en connaissance de cause, pour de bon, avec nous...*

Et comme, à l'autre bout du canapé, l'honnête prolétaire demeure réticent, on passe un bras autour de son cou :

— *Bien sûr, nous savons qu'au fond du cœur tu es encore un syndiqué marxiste et que tu liras ce numéro de l'Arbeitertum avec des sentiments mitigés. Un changement si brusque a pu te surprendre. Tu restes peut-être convaincu que l'occupation des maisons syndicales et des fédérations fut un coup de force contre les droits des travailleurs. Rien de plus faux !*

Maternelle, l'enjôleuse explique qu'elle a voulu seulement sauver son bon ami des griffes des méchants « bonzes », que les rouages seront simplifiés, les sous du peuple économisés. Et comme le prolétaire tente d'échapper à ses avances :

— *— Nous ne te demandons pas d'être dès aujourd'hui national-socialiste... Pour nous bien comprendre, il faut plus de temps. Mais, un jour, tu reconnaîtras honnêtement, nous en sommes sûrs, que, lorsque nous avons chassé tes bonzes, il était « moins cinq ». Nous savons qu'un jour tu nous approuveras... Car nous forcerons la confiance.*

Sans doute ce langage capiteux trouble-t-il quelques faibles têtes. Mais le bon sens prolétarien ne se laisse pas ainsi violer.

*
**

Et comme la séduction du docteur Ley est d'une qualité vraiment trop douteuse, on appelle Adolf Hitler à la rescousse.

— *Le Führer, explique-t-on aux lecteurs de l'« Arbeiter-tum », a appris, dans les années de son combat pour le pouvoir, à connaître la fidélité de l'homme modeste qui, derrière sa charrue ou penché sur l'étau, fait silencieusement son devoir en pionnier anonyme du travail... Pendant cinq ans, à Vienne, comme ouvrier du bâtiment et gâcheur de ciment ; la seconde fois comme soldat inconnu, durant quatre ans, sur le front de la grande guerre, il a vécu avec les travailleurs, travaillé et combattu avec eux...*

Et le nouveau Messie se propose lui-même comme un « honnête courtier » entre le Capital et le Travail.

— *Je crois, affirme-t-il, que le destin m'a désigné pour ce rôle. Je ne suis pas personnellement intéressé. Je ne dépends ni de l'Etat, ni d'une fonction publique, ni de l'économie, ni de l'industrie, ni d'un syndicat. Je suis un homme indépendant...*

Je n'aurai pas de plus grande fierté que de pouvoir dire à la fin de mon existence : j'ai ramené les ouvriers allemands au Reich allemand !

Plus besoin de lutte de classes, lorsqu'on a trouvé un intermédiaire aussi obligeant ! Et le 16 mai, le docteur Ley, « au nom du Travail », a signé un armistice avec son compère Wagener, « au nom du Capital ». Une *trêve économique* de deux mois est entrée en vigueur, au cours de laquelle les tarifs seront maintenus, les grèves rigoureusement interdites. Et comme l'« honnête courtier » ne peut être partout à la fois, des « fidei-commissaires du travail » le représenteront dans chaque grande région, décideront sans appel en matière de conflits sociaux, régleront les salaires, fixeront les contrats.

— Nous te procurerons de bons tarifs, *dans la mesure où la situation actuellement catastrophique de l'économie allemande le permettra...* finit par avouer l'« Arbeitertum ».

Et si le travailleur craint d'avoir mal compris :

— Hitler demande l'obéissance...

Ces poses de canapé étaient bien inutiles.

*
* *

Mais, dans le sein même des chemises brunes, on s'impatiente : les malins sont pris à leur propre jeu ; pour se montrer aussi « révolutionnaires » que les communistes, ils avaient créé, sur les lieux du travail, les « cellules d'entreprises nationales-socialistes » (N.S.B.O.), reconnu solennellement le droit de grève, répandu des flots de brochures démagogiques contre le grand patronat « égoïste ». Et aujourd'hui que le peuple a vaincu, les braves prolétaires des cellules voudraient bien voir la « Révolution » passer de la rue dans l'atelier.

Et puis, il y eut, les premiers temps, du flottement. On ne savait pas encore, au juste, ce qu'on ferait des syndicats, on se flattait d'ériger les « N.S.B.O. » en nouvelle organisation corporative. Aussi, de nombreux travailleurs socialistes ou communistes furent-ils embrigadés de force dans les cellules. D'autres, habilement, s'y sont infiltrés. Tout ce monde aujourd'hui s'agite.

Et les incidents succèdent aux incidents. Ici les délégués de la cellule frappent du poing sur la table du patron, réclament le contrôle de l'entreprise ; ailleurs, ils exigent la diminution des gros traitements et la réduction du personnel supérieur. D'autres rappellent que Goebbels avait promis d'annuler, après la prise du pouvoir, les décrets-lois de Brüning réduisant les salaires... Mais ces résistances sont impitoyablement brisées, les « meneurs » jetés hors de l'usine, exclus et remplacés par des éléments sûrs. Bientôt, assure-t-on, les « N.S.B.O. » seront débarrassés de quelque cent mille indésirables et reprendront leur caractère de fraction politique éprouvée.

Mais le courant est si fort qu'il faut bien jeter du lest. Et de temps à autre, de « mauvais » patrons, qui licencient du personnel ou n'observent pas les tarifs, sont arrêtés pour « sabotage économique », envoyés vingt-quatre heures dans un camp de concentration. L'effervescence à l'atelier pour un temps se calme.

Mais, comme il reste facile de troubler la conscience d'un jeune syndiqué nazi ! Ecoutez, pour finir, cette petite discussion.

Si l'on veut convaincre, dans l'Allemagne d'aujourd'hui, il faut parfois se déguiser. Je commence :

— Je ne suis pas un « marxiste », mais un simple travailleur organisé comme toi... Le droit de grève n'était pas une invention de politiciens, mais notre seule arme. Comment défendras-tu ton salaire maintenant ?

Mon interlocuteur se montre d'abord sûr de lui :

— L'État le protégera...

— Oui, mais les gros ont une plus « grande gueule » ; ils auront toujours sur l'État plus d'influence que toi.

L'argument le touche. Je le sens pris au dépourvu, inquiet. Alors il s'accroche désespérément à cette planche de salut :

— Je fais confiance à Hitler...

— L'homme n'est pas éternel. Et quand Hitler ne sera plus ?

Il me regarde, stupide, soudain face à face avec le néant.

XIII. — L'AUTRE ALLEMAGNE

Peut-être avons-nous un peu tardé à rendre visite à nos amis, à vivre la vie de *l'autre Allemagne*... C'est qu'un abîme la sépare de la première, plus profond qu'une frontière, qu'un océan. Unification du peuple ! proclame le fascisme. O dérision ! Jamais ce pays n'a été divisé en deux camps plus irréconciliables.

Nous ne voulions pas marier le ciel et l'enfer.

La voici, cette autre Allemagne, sur la grande route, entre Cologne et Düsseldorf, un sombre jour de pluie. Imaginez deux petits chômeurs côte à côte, à pied, jambes nues et godasses éculées, cheveux frissant sur la nuque et, sur le menton décharné, quelques grands poils noirs.

— Ah ! tu es Français... Pas possible !

Les yeux brillent. Enfin, quelqu'un à qui l'on pourra parler, sans crainte d'avoir affaire à un espion... Et, lorsqu'ils connaissent mes opinions, ils tirent, avec bonheur, de quelque doublure, l'insigne de leur parti.

— Provisoirement, nous sommes vaincus... Ce sera long, mais l'issue ne fait pas de doute.

D'un coup de rein, ils ont rectifié la position du havresac sur leur dos ; puis, avec un accent de volonté farouche :

— Tu sais, avec leur travail obligatoire, ils ne nous auront pas !

Je les vois repartir, pauvres épaves, sur la route sans fin. Des motocyclistes bruns, fiers et provocants, les frôlent au passage. Ils n'ont pas de beaux uniformes, eux, comme les vainqueurs du jour. Ils sont miteux, mais réfractaires.

Un peu plus loin, dans la Ruhr, encore un jour de pluie, triste à mourir. Les cheminées, d'où ne s'échappe aucune fumée, les sombres hauts fourneaux endormis, la couleur grise des pavés, des maisons, du ciel, tout cela donne une impression désolante de vide, de détresse. J'entre dans un « bistrot » de village, pour casser la croûte.

Quelques jeunes « sans-travail » en casquette bleue, muets, courbés, s'entretiennent à voix basse. L'un d'eux vient s'asseoir à ma table. Je lui révèle ma nationalité, lui demande, pour dire quelque chose, si le chômage sévit toujours autant :

— Hélas ! soupire-t-il.

Et, dans le creux de mon oreille :

— Et cela ne s'améliorera pas avec le nouveau gouvernement !

Cela suffit : on s'est compris.

L'étranger peut ainsi, dans cette Allemagne terrorisée, s'ouvrir bien des cœurs. Dès que l'on sait qui je suis, les confidences commencent. Un employé de librairie, après deux secondes d'entretien, me dit passionnément ses haines et ses espérances. Un garçon de restaurant m'annonce, presque de but-en-blanc, quand nous nous trouvons seuls dans l'arrière-salle :

— Vous êtes Français ? Moi, monsieur, je suis communiste !

Et, dans une auberge de jeunesse, où de jeunes nazis viennent de me vanter cyniquement la cravache comme méthode de persuasion, un grand gars m'entraîne à l'écart, me sent blessé, me dit avec une douceur d'infirmière :

— Ne t'inquiète pas... l'Allemagne universelle, l'Allemagne de Goethe... Tu la reverras... Ce sera l'Allemagne prolétarienne.

*
* *

Mais voici, de toutes ces images, la plus pure. Peut-être aussi la plus fugitive et la plus fragile.

O bonheur ! tous les jeunes *Wanderer*, qui, ce soir, se sont retrouvés au dortoir, sont des camarades. Tous chômeurs et musiciens ambulants.

Charmants vestiges de l'âge de Werther, que faites-vous au siècle de Horst Wessel ? De fantaisistes calottes, posées sur le sommet de leur tête, leur donneraient une allure ecclésiastique, si de grandes plumes d'oiseau ne venaient s'y enfoncer. De leurs guitares pendent des liasses de rubans multicolores. Aucun baudrier n'emprisonne leur libre et flottante veste, d'un bleu d'azur.

Et, après avoir vérifié que portes et fenêtres sont closes, qu'aucun indiscret n'écoute, ils chantent, en s'accompagnant, les vieilles mélodies prolétariennes : *Frères au soleil, La Rue libre!* avec les anciennes paroles, les paroles plagiées et interdites.

Oiseaux voyageurs que ne retient aucune volière, gentils bohèmes qui n'aimez rien que votre indépendance, le monde ne vous appartient plus.

Comme vous me le dites vous-mêmes :

— Ils vont faire une chasse sans pitié aux musiciens et aux mendiants. Ils vont nous encaserner dans leurs camps de travail, nous plier à leur discipline, essayer de nous transformer sous leur knout...

Déjà, dans le dortoir, l'ennemi est entré, avec un affreux grincement de cuir. Aussitôt, vous avez cessé de chanter. Vous conversez maintenant à voix basse. Et, dans l'ombre, aux aguets sur leurs couchettes, les jeunes guerriers bruns vous épiant.

Bientôt le rossignol sera sans voix dans sa cage; on n'entendra plus, au pays de Werther, que ce bruit de bottes.

* * *

Ici les murs sont clairs; le soleil entre par toutes les fenêtres ouvertes. Cette pouponnière est l'œuvre de quelques frères jeunes filles. Enfants d'ouvriers alcooliques ou syphilitiques y sont entourés d'une tendresse maternelle : leurs têtes roses et innocentes reposent, endormies, sur les oreillers blancs. Mais les jeunes filles sont révolutionnaires; elles n'ont plus le droit de se dévouer; la pouponnière est dissoute.

Et, penchées sur les petits êtres qui vont leur être arrachés, ces filles de *l'autre Allemagne* me répètent le mot terrible de Hitler :

— Nous leur prendrons leurs enfants...

* * *

Mais on ne forcera pas tous les foyers.

C'est là que se réfugie, à l'abri des regards et des mouchards, l'Allemagne que nous aimons.

Sonnons à la porte. Un long silence, puis un bruit de pas feutrés. Derrière une sorte de judas en verre, un œil inquiet nous observe. Il faut avoir le temps, si c'est l'ennemi, d'allumer le gaz, de détruire papiers ou feuilles illégales.

Dans le beau logement — qui ferait rêver bien des travailleurs français — on nous accueille.

Cet instituteur, qui vient d'être congédié pour ses idées socialistes, nous confie dès le seuil :

— Oui ! nous sommes bien logés !... Nous allons toucher 312 francs de secours de chômage par mois, plus 60 francs d'indemnité de logement. Et le loyer est de 360 francs ! Il nous

restera douze francs, pour nos deux enfants et nous... Et trouver un logement moins cher, c'est le diable aujourd'hui !

Un autre père de famille se lamente :

—Le secours de chômage vient d'être réduit par la ville de 82 francs à 67 francs... pour quatre bouches à nourrir : Voilà le don de joyeux avènement de Hitler !

Pour ne pas sentir se creuser l'estomac, on vit au ralenti : sommeil prolongé le matin, longues siestes sur le sofa l'après-midi ; on s'attarde à lire le journal, le stupide journal, vide et mensonger.

Mais avec quelle joie on ressuscite, lorsque vient un camarade étranger, qui apporte de fraîches nouvelles du dehors, du monde libre ! Et pour lui, de quelque cachette, des profondeurs de la cave, on sort de précieux souvenirs : brochures socialistes ou communistes, bannières rouges, brassards d'infirmier travailliste, matériel des Amis de l'Enfance ouvrière. Tout ce pour quoi l'on a vécu.

Dans la maison d'en face, les nazis ont installé un haut-parleur géant, afin de convertir leurs voisins « marxistes » à coups de discours de Gœbbels et de *Horst Wessel*. Mais on ne se décourage pas pour si peu : il suffit d'un peu de coton dans les oreilles.

La bonne humeur ne perd pas ses droits : autour d'humbles tartines de pain, beurrées de margarine, le grand-père, employé communal, raconte, en riant, qu'on l'a obligé, lui et ses collègues, à entrer dans les « N.S.B.O. » : tous les quinze jours, ces braves vieux doivent se réunir et ânonner ensemble, comme des enfants, les hymnes fascistes.

Espiègle, un petit gars s'écrie :

— Sais-tu, maman, qui a incendié le Reichstag ?

La mère, prudente, fait signe de parler moins fort, va fermer la fenêtre.

— Les frères SASS !

Les Sass, cambrioleurs de banques, sont, en Allemagne, célèbres comme chez nous la bande à Bonnot. Mais les « frères » dont veut parler l'enfant sont, en réalité... les « S.A. » et les « S.S. ».

*
* *

Dix heures du soir. Pour fêter l'étranger, on a invité, autour du poste de radio, les voisins, les amis sûrs... Soudain, la conversation animée s'apaise. Le père fait signe que l'instant approche, tandis que, tournant fébrilement la manette, le fils cherche Moscou.

On n'entend pas une mouche voler... Enfin, le chant défendu du monte, là-bas. Qui a entendu cela ne peut pas désespérer. Sait-on si demain ne réserve pas la prison, la torture, la mort ? Mais ce soir, au fond d'innombrables foyers, des lèvres doucement reprennent en cœur :

C'est la lutte finale...

XIV. — LEURS PRISONS

On m'avait confié à Paris le nom de ce socialiste, un militant du rang.

Arrivé là-bas, je me renseigne :

— Peut-on le voir sans le compromettre ? Est-il en liberté ?

Une brave femme s'offre à m'accompagner, enfourche sa bicyclette. Mais quand nous sonnons à la porte de notre ami, nous devinons, tout de suite, qu'un malheur est arrivé. Les gosses, à l'abandon, crient dans le jardin. La mère, enfin, nous ouvre, les yeux rouges :

— Ils sont venus le chercher hier...

A côté d'elle, les traits tirés, une voisine, la femme d'un communiste, dont le mari, lui aussi, est tombé entre leurs griffes.

Pas de pain au foyer. Le prisonnier n'a pas droit au secours de chômage; quand il sera libre, l'Etat lui réclamera douze francs par jour, pour frais de détention, à prélever sur ses salaires futurs.

Mais la courageuse mère ne veut pas parler de sa misère; elle songe au compagnon, peut-être torturé, battu au sang.

— Voyez-vous, aujourd'hui, en Allemagne, c'est comme le temps de guerre. Vous n'êtes jamais sûr du lendemain. Vous vivez paisiblement chez vous, puis vous étonnez même de n'être pas inquiet, et, une heure après, on vous arrache de votre domicile... Pour un jour ? Pour un mois ? Pour un an ? Pour toujours ?

Elle contient ses sanglots :

— Personne ne sait. Si vous avez de la chance, vous pouvez vous en tirer... Si vous tombez sur des sadiques, vous pouvez en sortir mutilé, fou ou mort.

La voisine, qui avait écouté en pleurant, l'interrompt :

— Et quand ils reviennent, ils ne veulent rien dire... On leur a fait signer un papier attestant qu'ils ont été bien traités... Tenez, mon mari, je l'ai questionné des jours et des nuits, il ne desserre pas les dents... Je ne saurai jamais.

— Ou bien, ils répondent, comme un jeune gars que nous connaissons : « Jamais plus je ne ferai de politique, jamais plus... » C'est tout ce qu'on peut leur arracher.

*
**

Un camarade, qui a traversé cet enfer, a promis de me rencontrer, de parler. Mais, au dernier moment, sentant le terrible danger qui pèse sur lui, se sachant épié, traqué, me fait savoir qu'il renonce. Mais d'autres, tant d'autres racontent. Et, dans leurs regards fixes, je revis la folle terreur des premiers mois.

En plein Berlin, une sorte de tour en brique rouge, au sommet d'un mamelon gazonné; le drapeau à croix gammée flotte sur l'édifice.

- Ici, me dit un ami, on a entendu des cris, tant de cris, qu'ils ont dû, pour les couvrir, faire jouer un orchestre. Et aujourd'hui encore, il doit y avoir des copains là-dedans ; mais on ne sait rien.

Un autre, un gars de Wedding, dont la voix tremble en racontant ça :

— Figure-toi... Un jour, j'entends du bruit dans la rue, je vois un rassemblement... J'y vais... Je demande ce qui se passe. Ils sont en train de perquisitionner chez des copains communistes. Ils démolissent tout dans le logis et assomment la famille... Soudain, j'aperçois un type en sang qui enjambe la balustrade du balcon, vient s'écraser sur le trottoir, à mes pieds, les jambes brisées. Il en avait assez de souffrir.

Quand je songe à tout ce que j'ai entendu pendant ces cinq semaines, les images m'assaillent... Il en est qu'on a laissés, plusieurs jours, dans une cave, avec de l'eau jusqu'au ventre ; d'autres qu'on a fait mettre cinq cents fois à genoux, d'autres sur le crâne desquels on a sculpté au couteau une croix gammée. Mais, aujourd'hui, on préfère des châtiments moins visibles : comme, par exemple, vous administrer des coups de matraque sur le revers des cuisses, pour vous faire courir ; ou bien vous obliger à rester une heure, les bras en croix, et vous tirer des coups de revolver sous les aisselles.

— Pour te donner une idée de leurs raffinements, me dit un ami, écoute cette histoire. Dans une cellule de prison, ils placent, au milieu des communistes, un provocateur. Celui-ci entreprend de scier les barreaux de la fenêtre et propose aux autres de s'évader. Mais, en bas, dans la cour, des « S. A. » guettent, fusil à la main. Les copains se méfient, refusent. Alors, les « S. A. » font irruption, et, pour les barreaux sciés, les fouettent au sang.

Ailleurs, dans une prison de fortune, une panne d'électricité se produit :

— Qui a coupé le courant ? hurlent les geôliers bruns. Personne n'est coupable, personne ne répond.

— Bon, alors nous lirons au sort les responsables...

Un instituteur s'offre en holocauste :

- C'est moi.

Et est assommé.

*
* *

Quelqu'un est venu me trouver.

Un militant socialiste. Il a doublement souffert, parce que socialiste et parce que juif. Depuis sa libération, il s'est tu. Il a tenté de chasser de sa mémoire les images atroces. Mais, ce soir, il fait effort sur lui-même et, la tête dans ses mains, lentement, comme dans un rêve, me raconte :

— Ils m'ont fait monter sur une estrade, comme un chien savant... Les prisonniers formaient le public. Ils m'ont fait dire à voix haute : « Je suis X..., le plus grand des cochons

juifs de la ville... » Puis, pendant un temps très long, ils m'ont obligé à marcher à quatre pattes sous la table. Un jeune chef de « S.A. », un « fils à papa », sanglé, cravache à la main, est alors entré dans la salle et s'est écrié : « Tiens ! voilà ce salaud que, depuis si longtemps, je voulais abattre de ma main ! »

— Et comment réagissaient les prisonniers ?

— Une partie des communistes s'esclaffaient, battaient des mains... Mais, d'autres avaient honte, et, plus tard, sont venus me dire, du fond du cœur : « X..., nous sommes avec toi. »

Il s'arrête, les mains crispées, puis, se dominant :

— Ensuite, ils m'ont fait descendre dans une cave, où il y avait un énorme calorifère... Il a fallu que j'entasse dans la fournaise des liasses de journaux ouvriers, de livres marxistes. Comme je suis chétif et déjà âgé, c'était très dur. Du papier en combustion retombait sur le sol. Alors, sous la menace du revolver, ils m'ont obligé à m'asseoir dans les flammes...

Il s'arrête. Les mots restent dans sa gorge.

Et comme je demande :

— Ces « S.A. », étaient-ce des adolescents, des adultes ?
Avaient-ils bu ?

— De tout jeunes gens... Pas ivres du tout... mais détraqués... sans doute par les privations, par une adolescence anormale. Et si je te disais tout !

Il y a des choses qu'on ne peut pas transcrire... Je songe seulement à cette phrase d'un petit bourgeois satisfait, entendue la veille :

— C'est la première fois qu'un pays fait sa Révolution sans une goutte de sang...

Les tartufes !

*
**

A Genève, nous apprend la presse, le Dr Ley, répondant à Jouhaux, a proposé de faire visiter à ses frais les camps de concentration d'Allemagne. Je ramasse la balle au bond. Je saute à la préfecture de police et décline mon identité. Je m'offre, dans l'intérêt de la vérité, à visiter un camp, que je désigne nommément. Je réclame simplement cette élémentaire garantie : la réponse, affirmative ou négative, sera donnée sans délai, afin qu'on ne puisse pas « préparer » ma visite.

Et, pendant trois jours, on joue avec moi. Le préfet de police est absent, puis incompetent; le ministre de l'Intérieur est introuvable. En désespoir de cause, j'ai repris le train.

Mais, si je sais à quoi m'en tenir sur la sincérité du Dr Ley, j'ai vu, sans autorisation, des hommes en prison :

A Oranienburg, un long mur gris. Puis une lourde porte en fer. Je grimpe sur la selle de ma bicyclette, je m'agrippe aux barreaux. L'étrange spectacle ! Des êtres humains, hirsutes, barbus, vêtus de bourgerons gris, sont là, dans une cour, sous la garde de jouvenceaux armés. L'un d'eux, sans doute un militant de marque, doit commander : *Levez-vous ! couchez-*

vous ! Et ils se plaquent dans la boue gluante, essoufflés, hébétés...

Quand la « pelote » sera finie, il leur faudra chanter le *Horst Wessel*, et un camarade battra la mesure. Il leur faudra pousser, pendant des heures, de tonitruants *Heil Hitler !* ; écouter les conférences de « rééducation nationale » ; confectionner des croix gammées. Puis, s'entasser, le ventre vide, dans des chambrées trop petites.

Et ils sont ainsi peut-être cent mille dans toute l'Allemagne.

* * *

Ailleurs, je ferai mieux encore.

Devant les locaux de la police, des camions recouverts de bâches attendent. On soulève soudain la bâche. Une cargaison humaine — jeunes prolétaires en bras de chemise, avec leurs « vélos » et leurs « motos » — est absorbée par la prison. Chaque jour, ils en arrêtent ainsi des milliers : enfermer les uns, relâcher les autres, c'est tout un système de gouvernement.

Un « Casque d'acier », à mine de Chérubin, défend la porte. L'ami qui m'accompagne demande à parler à un prisonnier.

— Oui, mais une seconde seulement... bredouille l'adolescent.

Dès qu'il appelle l'intéressé, des centaines de visages apparaissent aux fenêtres, en grappes juvéniles.

Voici enfin le camarade; j'ai le temps de souffler :

— Je viens de France... La nourriture ? Le coucher ? Le moral ?

— Nourriture : détestable; coucher : pire encore... Moral : excellent !

Déjà, il a disparu. Aux fenêtres, des signes d'adieux. Les gars, muets, nous crient du regard leur foi. On s'est compris : *Freiheit ! Rot Front !*

XV. — LA FIN D'UNE ILLUSION

Freiheit !... Liberté !... C'était le mot de ralliement, un tantinet désuet, des socialistes. J'entends des lecteurs me demander :

— La social-démocratie vit-elle encore ? Comment ?

Avant d'y répondre, un court préambule est nécessaire : le mouvement ouvrier, aujourd'hui, ne ressemble *en rien* à ce qu'il était il y a quelques mois. Peut-on, dans ces conditions, se risquer à parler de « partis » ? Peut-on donner ce nom aux petits groupes de militants qui, dans l'illégalité, avec souvent de très médiocres liaisons, ont surgi des ruines ?

Quand je dis *aujourd'hui*, j'entends naturellement à l'époque de mon voyage, c'est-à-dire en mai et au début de

juin. Mon témoignage n'a la valeur que d'un instantané : il n'a réussi à fixer qu'une minute de la réalité fugitive.

*
**

Cette question, vous pensez bien que, dès mon arrivée en Allemagne, elle m'a hanté. Comment voir clair ? J'ai cherché, d'abord à tâtons. Puis le hasard m'a servi. Flânant dans la rue d'une grande ville, j'aperçois soudain, à la devanture d'une librairie — îlot perdu — un livre de Romain Rolland.

Etonnement joyeux. J'entre dans le magasin. Sur les tables, des brochures socialistes; sur les rayons, des livres de Marx et d'Engels. Je crois rêver.

Un commis s'avance, sombre, méfiant. Mais lorsqu'il sait qu'il a affaire à un camarade français :

— Vois-tu, tu serais venu demain, tu n'aurais plus rien trouvé. Ils vont fermer la librairie, comme à l'étage au-dessus, ils ont déjà supprimé le journal. Tous les livres marxistes seront saisis, brûlés...

Je regarde une dernière fois ces belles éditions, gloire de la librairie et du socialisme allemands : on voudrait tout emporter, tout dérober à la fureur des bourreaux.

Mais voici qu'un vieil employé surgit de derrière les étagères, d'un pas craintif, et bégaye, tandis que sa main tremble :

— J'ai quarante ans de vie militante... Il y a vingt ans que je suis là... Il aurait fallu faire l'Unité... faire l'Unité...

Le jeune homme me serre la main, avec une infinie tristesse :

— Essaye de monter au siège du Parti. Il y a peut-être encore quelqu'un...

Et je trouve, en effet, dans un grand bureau vide, un secrétaire, seul, les bras ballants, atterré :

— Ils sont venus ce matin saisir tous les biens du Parti. Je m'attends à être arrêté d'un moment à l'autre... Nous avons fait faillite... Il faudrait, tout de suite, de nous-mêmes, dissoudre officiellement le Parti et recommencer le travail sur des bases entièrement nouvelles, avec d'autres hommes...

Oui, mais l'avis de ce camarade (il fut arrêté le lendemain) n'a pas prévalu. La direction centrale a hésité, tergiversé pendant des semaines; au lieu de se jeter bravement dans l'action illégale, elle a cherché à composer avec l'adversaire. Et, pendant de longues semaines, les camarades du rang sont restés dans l'attente, démoralisés, inactifs, puis indignés :

— Le vote au Reichstag, le 17 mai, c'est le coup de grâce, m'avoue un garçon aux traits énergiques, ancien chef de section dans la *Reichsbanner*; maintenant, entre eux et nous, c'est fini... fini à jamais...

Il dit cela d'une voix brisée, comme quelqu'un qui, longtemps, malgré tout, a voulu faire confiance, espérer, patienter :

— Nous aurons bu le calice jusqu'à la lie.

Et, après un instant de douloureuse rêverie :

— Si tu savais ! Je n'oublierai jamais cette nuit du 5 au 6 mars, où nous sommes allés en « moto » à Berlin, de toutes les grandes villes d'Allemagne, supplier qu'on nous donne des ordres de lutte...

— Et qu'a-t-on répondu ?

— Du calme : Suffit pas de sang versé !

*
**

Pour qu'un groupement humain puisse mériter le nom de « parti », il faut au moins que ses membres paient leurs cotisations, clandestinement ou non se réunissent, reçoivent des directives de leurs chefs.

— On ne paie plus... On ne se réunit plus... Les chefs restent chez eux, courbant la tête sous l'orage, sont en prison ou en fuite..., m'explique un « père aubergiste » socialiste. Et il ajoute :

— D'ailleurs, il vaut presque mieux que les « anciens » se retirent de la scène : Ils n'ont plus la confiance... Seuls les jeunes pourront faire quelque chose...

— Et toi-même ?

Il soupire :

— J'ai deux enfants à nourrir. Les nazis m'ont dit : « Si tu veux rester à l'auberge, entre dans notre parti. » J'ai pleuré toute la nuit. Je leur ai dit qu'on ne change pas ainsi le cœur d'un socialiste... Mais ma femme a exigé — hélas, nous avons, en plus, à lutter contre nos femmes ! — et j'ai dû céder...

A Lübeck, un brave militant m'explique, lui aussi, son désarroi :

— Je t'assure, je ne sais plus où j'en suis... Nous sommes abandonnés de nos chefs... sans journaux... sans mots d'ordre... Et, pour comble de malheur, de bons camarades — surtout des membres de la *Reichsbanner* — qui auraient pu mettre de la clarté dans la situation, ont cru bien faire en entrant, par centaines, dans le « Casque d'acier »... Sous prétexte d'activer la discorde entre réactionnaires et nazis, de se procurer des armes... Peut-être était-ce juste... Je crois plutôt que ça n'a fait qu'augmenter le gâchis ! On ne sait plus aujourd'hui où sont les amis et où sont les adversaires...

Sur la table, j'aperçois, non sans étonnement, un numéro du *Volksbote*, l'ancien journal socialiste de la ville.

— Comment, il reparait ?

— Oui, mais sous le contrôle des nazis ! Et, avec pour rédacteur en chef... un militant socialiste connu à Lübeck ! Tu conçois comme la tactique est habile ! Des travailleurs peuvent croire encore qu'ils lisent leur vieille feuille...

Et il me tend le journal. Je lis avec stupeur :

« ...La grande majorité des anciens socialistes se tient, certes, aujourd'hui, dans une position d'attente, mais nullement d'hostilité

vis-à-vis du nouveau régime. Des camarades pensent : si les nouveaux messieurs font mieux que les anciens, ce sera déjà, pour nous, appréciable. Nous voulons seulement qu'on soulage notre détresse. Si les nazis font quelque chose pour les travailleurs, alors nous coopérerons avec eux, malgré toutes les haines et rancunes du passé.. La tâche du nouveau *Lübecker Volksbote* est de sceller cette alliance entre gouvernement et peuple... » Signé : Max Ahrenholdt, rédacteur en chef.

— Ce « militant », c'est naturellement un traître !

— Les uns le disent... les autres, qu'il est bon de conserver des hommes à nous dans notre ancien journal... Mais où est la vérité ? Les frères de lutte d'hier, on ne sait même plus si on peut leur serrer la main !

Et il lève les bras au ciel, découragé.

*
**

Mais à quoi bon insister ? Comme souvent dans la vie, le meilleur côtoie ici le pire : d'un côté de la médaille, l'immense désastre, les lâchetés, les désertions, les suicides... et de l'autre, la fidélité inébranlable, la jeunesse, la foi. Allons vers ceux qui portent en eux l'avenir.

J'avais connu à Draveil (1), l'an dernier, ce jeune « aide » des Amis de l'Enfance ouvrière. Le bureau de chômage lui a supprimé tout secours, l'a envoyé travailler au rabais, comme garçon de ferme, à la campagne : chez des paysans avarés et durs, hitlériens jusqu'à l'hystérie, qui le soupçonnent et l'épient.

Je le trouve, au lit, dans son humble chambrette : il s'est blessé en travaillant ; il a la fièvre. J'ai ouvert brusquement la porte, et il doit se frotter les paupières pour s'assurer qu'il ne rêve pas.

— Toi !

Et aussitôt, il m'explique :

— Me voilà ici pour un an ! Ils m'ont dit : c'est la prison ou le contrat. Alors, j'ai signé... Je suis tout seul, sans ami, sans un livre. On m'a confisqué mes brochures... Autour de moi, rien que des gens bornés et haineux...

Il me regarde dans les yeux :

— Mais je suis resté tel que tu m'as connu.

Il me parle du mouvement français, avec une sorte de tendresse, comme d'une chose à lui ; et, au moment de quitter le seul camarade qu'il aura vu au cours de ces douze longs mois, il murmure, très ému :

— Je ne me plains pas... J'ai dix-huit ans, la vie devant moi. Je verrai le triomphe du socialisme.

Un homme aux cheveux gris, vieux militant de la libre

(1) En août 1932 un camp réunit à Draveil des enfants d'ouvriers français et allemands.

pensée prolétarienne, conserve, au soir de son existence, la même certitude :

— Moi-même, me dit-il, je ne verrai peut-être pas cela. Mais vous autres. Notre génération a manqué à sa tâche. Vois-tu, je crois à la cristallisation d'un mouvement *absolument neuf*, surgi des profondeurs de notre classe ouvrière...

Il sucre son café, sourit, et me fixant de ses yeux bleus, limpides :

— ...Car, au fond de cette masse, dans cette jeunesse qui n'a pas encore dit son mot, il y a de merveilleuses réserves, des terres vierges.

*
* *

Et, déjà, un peu partout, à Berlin, à Leipzig, dans d'autres villes, des groupes de jeunes, de « moins de trente ans », surgissent, en rupture absolue avec l'ancienne idéologie et les anciens chefs. Les « S.A.J. » (Jeunesses ouvrières socialistes) sont le bon levain de la pâte. Ces groupes rassemblent peu à peu les camarades tourmentés par le besoin d'agir, répandent des journaux clandestins, recherchent la liaison avec les autres noyaux révolutionnaires, sans distinction de tendance.

Autour d'une table, à la lumière de la lampe, une dizaine de jeunes têtes. Il y a là des garçons que j'ai connus l'an dernier, timorés, trop dociles. Ils proclament joyeusement qu'ils sont aujourd'hui d'autres hommes.

Certes, il y a encore, parmi eux, quelques hésitations : ils ont tout à apprendre de la lutte illégale ; certains conservent, à l'égard des communistes, de la méfiance. Il en est qui croient nécessaire, avant d'agir, de faire un détour, de remonter aux sources théoriques du marxisme...

Mais tous veulent combattre et sont d'accord pour affirmer, avec une énergie juvénile :

— Le 17 mai, l'illusion *démocratique* a été définitivement balayée. Nous ne connaissons plus que le mot d'ordre de Marx et de Lénine : Dictature du prolétariat !

XVI. — ROT FRONT !

— Veux-tu voir de tes yeux le prolétariat révolutionnaire ? me propose à Hambourg un camarade.

Cinq heures de l'après-midi. Nous nous dirigeons vers le port, si vivant encore malgré les ravages de la crise. Et, soudain, il m'invite à descendre un imposant escalier :

— Nous prenons un chemin de fer souterrain ?

— Non... Nous visitons simplement le tunnel sous l'Elbe.

Arrivés en bas, impossible d'avancer. Un flot noir débouche de la voûte sombre. Et soudain, nous avons devant les yeux un spectacle digne du film *Metropolis* : cinq énormes ascenseurs

remontent sans arrêt cette foule vers la lumière. Un seul « Schupo » suffit à la diriger vers l'un ou l'autre des appareils. En ordre, les hommes s'y engouffrent. Une porte automatique se referme derrière eux, comme une guillotine. De loin, on dirait un troupeau à l'abattoir.

— Ce sont les copains des chantiers de constructions maritimes qui reviennent du « boulot »...

Je les regarde : diable ! Ils n'ont pas l'air de moutons ! Visages jeunes, volontaires. Sur les boutonniers, sur les casquettes, on cherche en vain une croix gammée. Des gosses en culotte courte et baudrier, quêtant pour quelque œuvre « nationale », les harcèlent de leurs trones. Personne ne détourne la tête. Mais une fillette a réussi à glisser dans la main de l'un d'eux un petit drapeau en papier. Calme — avec un geste de colère réfrénée — il rejette l'emblème : le fascisme n'aura pas ces hommes-là.

Si vous doutez encore, accompagnez-moi dans les vieilles rues de Hambourg et d'Altona, aux maisons de bois misérables et vermoulues. On se croirait en plein moyen âge. Mais, soudain, sur le trottoir, de grandes lettres blanches, fraîchement tracées : *Le communisme vit !*

Et si vous pénétrez dans les impasses nauséabondes, sous les voûtes obscures, vous pouvez lire, sur tous les murs, de semblables inscriptions : *A bas Hitler ! Vive la Révolution !*

Dans les cours de ces taudis, des chômeurs exsangues cessent de fumer leur pipe pour vous jeter un regard farouche :

— Même aujourd'hui, m'explique mon guide, la police ne se hasarde pas dans ces coupe-gorge. Elle sait qu'il n'y a là-dedans que des « rouges »... et qui savent se défendre.

*
**

La terreur brune — on s'en doutait — n'a donc pas tué l'idée révolutionnaire. Mais peut-on dire qu'un « parti » révolutionnaire, organisé de la base au sommet, centralisé, fonctionne aujourd'hui en Allemagne ? Voilà ce que, pendant cinq semaines, j'ai tenté de savoir :

— Nous avons traversé d'abord, m'avoue un camarade, une terrible période de dépression : chefs et nombreux militants emprisonnés, torturés... Les ravages du mouchardage : distributions d'armes et de tracts éventées...

— Et, malheureusement, beaucoup de passages dans l'autre camp...

Le camarade soupire :

— Oui, tous ces éléments « radicalisés », mais sans conscience de classe, ce *Lumpenproletariat* (1) que nous traînions derrière nous comme un boulet : débris des « combattants

(1) Expression par laquelle Karl Marx désignait la lie de la population des grandes villes.

du front rouge », gars qui aimaient l'uniforme, la bagarre, qui n'avaient qu'un idéal : tenir, dans leur « coin », le haut du pavé. Ces terreurs de quartier ont passé, à l'instant décisif, à l'adversaire. Ils sont devenus naturellement, pour se faire bien voir ou pour endormir leurs remords, les plus cruels... Ils ont livré les noms des adhérents de leurs cellule, se sont acharnés sur leurs anciens camarades...

— Mais il y a aussi, je crois, dans les « S.A. », beaucoup de communistes demeurés fidèles ?

— Bien sûr... Il y a ceux pour lesquels les sections d'assaut furent la seule échappatoire, qui se sont résignés à y entrer pour éviter la torture, la mort. Ceux également que les nazis, se flattant de les convertir, ont contraints, sous la menace, à revêtir la chemise brune ; enfin les volontaires que nous y avons nous-mêmes envoyés... Ces derniers risquent, à chaque instant, de recevoir une balle dans la peau, mais font, de l'intérieur, un fameux travail !

Les explications de ce camarade, d'autres me les ont confirmées. En somme, la terreur a opéré une sélection salutaire : les éléments douteux ont déserté : les tièdes et les craintifs ont disparu ; restent les meilleurs. Et, quand je dis : *les meilleurs*, je demande à mes lecteurs de me croire sur parole. Il faut avoir de ses yeux vu avec quel courage tranquille, quel sang-froid, quelle confiance en l'avenir ces hommes, aux nerfs bien trempés, continuent la lutte.

Au coin d'une rue, deux camarades me quittent avec un bon sourire ; on dirait de jeunes étudiants, studieux et paisibles. Leur père est « Casque d'acier » ou pasteur ; eux veulent donner leur sang pour une Allemagne prolétarienne :

— A demain !...

Le lendemain, j'attendrai en vain. Au cours d'une réunion nocturne, ils ont été arrêtés. Les reverra-t-on jamais ? Mais d'autres déjà les remplacent.

*
**

Peu à peu, après le terrible coup de massue, le mouvement renaît.

Il faut recommencer par le commencement : d'abord tâtonner dans la nuit, essayer de retrouver les survivants de sa cellule, puis rechercher la liaison avec d'autres cellules... *Liaisons !* C'est une question de vie ou de mort, et le mot est aujourd'hui sur toutes les bouches. Dans certaines villes ou dans certains districts, il a suffi de quelques semaines pour que la vie surgisse des ruines. Dans d'autres, au contraire, les ravages sont tels : militants arrêtés ou disparus, qu'on en est encore aux premiers tâtonnements. Parfois, les progrès ont été rapides, mais un brusque accident — nouvelles arrestations — compromet pour des semaines de patients efforts. Et, suivant leur lieu d'habitation, on rencontre des camarades optimistes ou pessimistes.

Livrés à eux-mêmes, privés de chefs ou n'ayant que de rares liaisons avec ceux-ci, les petits groupes ont dû apprendre à agir de leur propre initiative, à improviser le travail illégal. Pour ces prolétaires au robuste bon sens, jadis embrigadés et mécanisés, ce fut une bienfaisante épreuve.

Voici une mère de famille, chargée de cinq enfants en bas âge. Elle est une des rares survivantes, le centre de ralliement, de sa cellule. Un copain lui apporte chaque semaine une liasse de feuilles illégales. Elle en fait parvenir aux quelques camarades avec qui elle est en contact.

— Et le reste ?

— Le reste ? Je le distribue... dans les boîtes aux lettres (1) : en choisissant, naturellement, ceux à qui cette lecture peut profiter...

Tandis qu'elle m'explique, avec simplicité, son périlleux travail, le gosse, à la fenêtre, crie, l'imprudent — car il a appris cela en naissant :

— *Rot Front !*

*
**

Quelle ingéniosité ils doivent déployer, ces novices ! Les feuilles clandestines circulent à foison, polycopiées au fond des caves : *La Vérité... La Voix des Travailleurs... L'Unité...*, etc. Ceux qui n'ont pas de « Ronéo » envoient leur femme acheter, au rayon de jouets des bazars, des imprimeries pour enfants. Et, avec les caractères mobiles en caoutchouc, ils composent de petits tracts.

— Comment nous faisons ? m'explique un camarade qui est devenu en la matière un vrai spécialiste... Tiens, par exemple, nous imprimons un prospectus de plusieurs pages avec, sur la couverture, un titre anodin, par exemple, de l'Armée du Salut. Nous distribuons cela aux portes des usines ou même des casernes de la Reichswehr... Il faut ouvrir, pour trouver notre prose ! Du haut des bars installés sur les toits des grands magasins, nous jetons des pluies de papillons dans les rues. Si c'est fait avec dextérité, impossible de retrouver le coupable. Dans les cafés, nous demandons le journal et, entre deux articles, avec une « ligne » tirée de notre poche et un tampon humide, nous inscrivons une sentence judicieuse.

Il tire de son portefeuille des petits rectangles de papier. Je lis : *Les retraites aux flambeaux n'apportent pas de pain. Qu'on se le dise...* ou bien : *Premier acte de Hitler : trahir son programme, n'annuler aucun décret-loi ; avec Papen, envoyer promener le socialisme. Qu'on se le dise...*

— Nous collons cela sur les devantures, dans le métro... Il y a aussi les images des boîtes de cigarettes : au dos, nous

(1) En Allemagne, les concierges sont inconnus et chaque locataire a sa boîte aux lettres.

imprimons une phrase et, dans les squares, nos gosses redistribuent les images aux autres gosses. Bien des parents finissent ainsi par nous lire... Et je ne te parle pas des « camelots » qui glissent une *Rote Fahne* dans les exemplaires du *Voelkische Beobachter* !

Tous ces trucs sont, certes, assez vite éventés, mais, plus vite encore, on en trouve d'autres !

Je suis un peu abasourdi. Mais le camarade me prend par le bras et, avec une gaieté de collégien :

— Ecoute enfin : le comble du raffinement, c'est de distribuer aux « S. A. » des tracts... rédigés en style fasciste. Alors, on nous lit ! Nos vieilles phrases marxistes aujourd'hui ne portent plus, mais il y a mille façons, *du dedans*, de les troubler, de jeter parmi eux la zizanie.

Et, comme je suis de plus en plus éberlué :

— Il y a quelque temps nos tracts ont produit un si grand effet que cela a dégénéré en une rixe épouvantable : les deux camps s'accusaient mutuellement de les avoir rédigés et répandus !

XVII. — VERS L'UNITÉ ?

Un beau samedi de mai, de jeunes Berlinoises, sommairement vêtus, bras et jambes hâlés par le soleil, partent à bicyclette, par petits groupes séparés. Dans leurs lourds havresacs, tout un matériel de camping. Lieu de rendez-vous : une pinède solitaire au bord d'un lac. Mais ce n'est pas seulement pour se livrer aux joies de la natation, pour faire les lézards sur le sable tiède, qu'ils se rassemblent. Chacun d'eux représente un arrondissement des « Jeunesses communistes » de la grande ville. Et à l'abri des regards indiscrets — si la police ne vient pas, dans un coup de filet, saisir vélos et gars — ils vont tenir une sorte de conférence.

Chez les « rouges » comme chez les socialistes, les jeunes sont donc parmi les plus actifs : moins connus de l'adversaire que leurs aînés, moins repérés par les mouchards, ils ont mieux résisté à la tourmente. Mais la catastrophe leur a-t-elle ouvert les yeux ? Rejettent-ils, comme les jeunes socialistes, les mots d'ordre qui ont conduit à la défaite ?

Bien sûr, il en est de lucides. Mais ce frère et cette sœur, si fanatiques et si gentils, me répètent sur un petit ton tranquille, comme des enfants qui récitent le catéchisme :

— Notre ligne était entièrement juste...

Impossible d'en tirer autre chose.

Notre ligne était entièrement juste... Tel était en avril le thème du rapport de Heckert à l'Exécutif de l'Internationale Communiste ; tel est encore le « son de cloche » de l'appareil. Car il existe un appareil clandestin du Parti. Ses liaisons étant beaucoup meilleures avec Moscou qu'avec les petits groupes dispersés de la base, il se trouve un peu dans la situation d'un

sourd. Il ordonne, sans percevoir l'écho de ses ordres. Il ne craint pas d'affirmer allégrement que la dictature fasciste *ouvre la voie à la révolution prolétarienne* ; il préconise des démonstrations publiques ou armées dans les rues, dans les entreprises. Il continue à envoyer à la presse de l'extérieur et à l'Internationale des informations inexactes, grossières : alors qu'un vrai révolutionnaire doit savoir regarder la vérité en face.

*
* *

Mais les héroïques camarades du rang qui, seuls, à tâtons, ont réussi à reconstituer leurs cellules, que disent-ils ? Que pensent-ils ?

Certes, il en est encore d'aveugles, comme celui-ci qui remercie, du fond du cœur, le fascisme d'avoir donné le coup de grâce à la social-démocratie, ou cet autre qui finit par m'avouer, avec une candeur désarmante :

— J'aime cent fois mieux Hitler que Severing !

Mais chez la plupart, un changement profond s'est accompli.

Ce gars de Wedding, mon ami de l'an dernier, avait naguère une foi de moine. Je le retrouve maigri, pâle, le regard farouche :

— On s'est fourré le doigt jusqu'au fond de l'œil ! Ah ! penser qu'on a livré ce coin-là sans combattre !

Pour ce camarade, la *Köslinerstrasse*, la fameuse rue « rouge » de la rouge Wedding, est restée la forteresse du prolétariat, le centre du monde, et d'y voir flotter le drapeau à croix gammée lui fend le cœur.

— Avec ce bulletin de vote, quelles illusions on s'est faites !... Maintenant, je dis : travailleur, débrouille-toi toi-même ; ne vas plus quémander les ordres des chefs ; ça, c'est fini ! On ne nous y reprendra plus.

En vain lui fais-je observer que, si la confiance dans les chefs était exagérée, l'excès contraire serait dangereux, qu'il ne faudrait tout de même pas sombrer dans une sorte d'anarchisme impuissant...

Il ne veut pas en démordre :

— Au diable les intellectuels ! Qu'ils nous laissent faire notre « boulot ». En définitive, c'est nous qu'on matraque et c'est nous qu'on saigne.

Un autre me tient un langage encore plus violent : un artiste, un vieux bolchevik ; on l'a fêté en U.R.S.S. : aujourd'hui, lorsqu'il parle, ses mains tremblent de colère et de douleur :

— Ils ont beaucoup à faire avec le plan quinquennal, bien ! Mais, nom de Dieu, qu'il ne se mêlent plus de nous apprendre à combattre... C'est à nous, tu entends, à nous seuls de bouter Hitler dehors : nous sommes dans la bagarre. Nous saurons mieux qu'eux, à des milliers de kilomètres, comment il faut faire. Nous voyons les choses telles qu'elles sont, nous !...

Je ne peux en croire mes oreilles. J'enregistre seulement,

dans ma mémoire, cette diatribe : n'ayant pas les moyens d'en contrôler la véracité, je veux seulement la considérer comme révélatrice d'un état d'âme :

— ... Si tu savais ce qui s'est passé ! Vraiment, nos camarades de l'U.R.S.S. sont décourageants ! Un fugitif communiste se réfugie, dans un port du Nord de l'Allemagne, à bord d'un bateau soviétique : impitoyablement, on le rejette : il est aujourd'hui — s'il vit encore — entre les mains des bandits bruns... Un autre, un Hongrois, est expulsé d'Allemagne dans les vingt-quatre heures; il supplie l'ambassade de lui délivrer un visa : on le lui refuse.

Et, par ailleurs, tandis que le monde entier boycotte Hitler, ils renouvellent le traité de Berlin ! Ils s'apprêtent, alors qu'en janvier 60 % des exportations allemandes sont allées vers la Russie, à faire de nouvelles commandes !

*
**

D'autres militants ne se gênent plus pour dire tout haut ce qu'ils pensaient déjà l'an dernier, tout bas : pourquoi cette étrange politique du « front unique » ? Pourquoi avoir accepté seulement au début de mars — trop tard — l'armistice avec les socialistes qu'on avait rejeté en juin 1932 ? Et pourquoi cette malheureuse tactique syndicale qui a enlevé aux révolutionnaires toute influence sur les ouvriers au travail ? Et ce mot d'ordre absurde, antimarxiste, de *libération nationale*, qui a fait le jeu du fascisme ?

Un camarade insiste sur ce dernier point, le considère comme essentiel :

— Si tu veux comprendre le triomphe de Hitler, il faut que tu n'oublies jamais ceci : un marxiste sait que l'ennemi principal est dans son propre pays, qu'il faut d'abord combattre son propre capitalisme. Mais, nous autres Allemands, communistes y compris, nous avons mis tous nos malheurs — jusqu'à la crise elle-même ! — sur le dos du *Diktat*; et notre ennemi principal fut... le capitalisme étranger. C'est notre erreur « historique »...

Tandis que nous conversons dans la rue à voix basse, ou que nous nous réfugions, comme des conspirateurs, dans l'arrière-salle d'un café, j'essaye de faire le point. J'admire la franchise, le courage avec lesquels ces camarades, toujours travaillés par le désir de se corriger, de se perfectionner, font aujourd'hui leur *mea culpa*.

Oui, mais l' « appareil » connaît-il les mêmes tourments ? Mes amis me font l'effet du jeune voyageur qui, pour la première fois, quitte le domicile de ses parents et s'en va courir le vaste monde. Lorsqu'il revient au foyer paternel, il s'aperçoit avec stupeur que sa famille et lui ne parlent plus le même langage.

Déjà les petits groupes oppositionnels surgissent au sein

même du parti, publient leurs feuilles, essayent, sans vaines polémiques, de faire prévaloir leurs nouvelles conceptions.

Un ami, qui appartient à l'un de ces groupes, me confie avec amertume :

— Quand je lis le rapport d'Heckert ou la *Rote Fahne* imprimée (car il circule aussi des *Rote Fahne* polycopiées qui ne proviennent pas, elles, de l'appareil), tu ne peux savoir quelle impression désastreuse j'éprouve... Ce sont toujours les vieux mots figés, stéréotypés, qui ne valent plus rien pour l'action.

— Mais, quand les liaisons seront meilleures, saurez-vous imposer votre manière de voir à l'appareil ? Qui sera le plus fort, lui ou vous ?

Il hoche la tête, incertain :

— C'est tout le problème !

*
**

La catastrophe aura-t-elle au moins servi à hâter l'heure de l'Unité ?

Le courant vers l'action commune, qui, malgré les chefs et par-dessus les chefs, n'avait cessé de progresser dans les deux partis depuis l'été dernier, triomphera-t-il enfin ?

Imprégnés d'une mentalité sincèrement unitaire, des communistes multiplient les contacts avec les ouvriers socialistes : petites réunions nocturnes, clandestines, au domicile de l'un ou de l'autre, où, sans épiloguer stérilement sur les erreurs du passé, l'on envisage en commun l'avenir.

Entre socialistes et communistes, d'autres groupes continuent leurs efforts : militants du « S.A.P. » (parti ouvrier socialiste), brandlériens (opposition communiste) et trotskystes ; leurs journaux clandestins, intelligemment rédigés, riches en informations, sont parmi les meilleurs. Si ses disciples ne forment qu'un petit noyau, il semble bien que l'influence personnelle de Trotzky grandisse... *Le seul qui ait vu clair*, commencent à dire des camarades qui, hier encore, le traitaient de renégat.

Mais cet éparpillement des bonnes volontés en une poussière de petites sectes n'est-il pas dangereux ? Chacune n'a-t-elle pas tendance à ignorer les autres, à croire qu'elle détient la vérité absolue ?

— Sans doute, mais, au fond, m'explique un ardent unitaire, tout le monde est d'accord, tout le monde veut, pour vaincre le fascisme, l'unification des forces ouvrières en un seul parti révolutionnaire... Il y a seulement, pour parvenir à ce but, deux chemins : les uns croient que le parti communiste peut encore être redressé, peut devenir le centre de ralliement du prolétariat allemand. Les autres, découragés — non par l'héroïsme de ses militants, mais par la tactique russe — veulent fonder un nouveau parti...

— Et ton pronostic ?

Il soupire, hésite :

— Si Moscou veut enfin comprendre, l'Unité est proche...
Mais à Moscou, voudra-t-on comprendre ?

*
**

Déjà, le 11 mai, autour du cercueil du camarade Eckstein, victime des bourreaux, toute la classe ouvrière de Breslau — socialistes, communistes, « S.A.P. » — s'est unie. Le flot des travailleurs, me raconte un témoin, était si dense et sa colère si forte que les chemises brunes avaient déserté la rue. En plein cimetière, retentirent des *Rot Front !* Et depuis, c'est, sur l'humble tombe, un continuel défilé.

Peut-être, pour qu'enfin l'Unité s'accomplisse, fallait-il, et faudra-t-il encore des martyrs...

XVIII. — ET MAINTENANT ?

Si vous avez lu Alphonse Daudet, vous savez que parfois deux hommes cohabitent en un seul. Lorsque le pauvre Tartarin ne parvenait pas à concilier ses contraires, il laissait librement dialoguer en lui Don Quichotte et Sancho Pança. Pareille mésaventure m'arrive au terme de cette randonnée. Pour le contrôleur qui, dans le train du retour, poinçonne mon billet, il n'y a qu'un seul voyageur ; mais nous sommes deux.

L'Optimiste. — Mon cher Pessimiste, venez donc griller une cigarette dans le couloir... afin que nous exposions chacun nos raisons. Je vous vois, mon ami, l'air chagrin. Vous avouerez-je que je reviens de ce damné pays beaucoup plus allègre ?

Le Pessimiste. — Essayez au moins de vous justifier...

L'Optimiste. — J'en ai bien l'intention... D'abord, j'ai comme une idée que ces messieurs sont moins forts qu'ils n'en ont l'air. Ils ont vaincu trop vite, trop facilement. Certes, ils ont détruit tous les partis. Mais il en reste un, dont on ne parle jamais, là-bas comme au dehors, et qui pourtant est diablement important : la *Reichswehr !* Croyez-vous que la gangrène fasciste ait tellement atteint cet « Etat dans l'Etat » ? Avez-vous remarqué comme ses chefs ont soin de la retenir à l'arrière-plan, loin de la mêlée ? Pour ma part, j'ai pu converser, avec quelques-uns de ses jeunes soldats, et je ne les ai pas trouvés si contaminés... Jusqu'à quand et jusqu'où laisseront-ils faire Hitler ? Et cette vieille fouine de Schleicher, ne croyez-vous pas qu'elle attend son heure ?

Vous haussez les épaules. Mais, dites-moi, cet immense parti « râtelier », avec ses millions de nouveaux adhérents, vous inspire-t-il confiance ? Certes, ils ont fini par filtrer les candidats, par leur imposer un noviciat... Mais, depuis mars, combien ils en ont accepté et même embrigadé !... Les *victimes de mars*, comme ils disent eux-mêmes, ironiquement. Ils se flattent,

certes, de convertir, de « rééduquer » tout ce monde-là. Mais l'inverse peut se produire. Ces fameux piliers du régime, les « S. A. » et les « S. S. », sont peut-être bien des piliers vermoulus. Il y a de tout là-dedans : des réactionnaires, des marxistes, des apaches et des « national-bolcheviks » ; une belle salade ! Certes, on expurge, on envoie dans les camps de concentration ; mais c'est plutôt, il me semble, un signe de désarroi ! N'oubliez pas que l'adversaire s'est dérobé, n'a jamais livré bataille... Ce fut sa faiblesse ; c'est aujourd'hui sa force. Le « marxisme » renaît, comme une hydre aux mille têtes, dans le sein même des chemises brunes. Il combat à visage couvert et c'est, entre ses mains, un fameux atout. Ces jouvenceaux affamés, combien de temps les nourrira-t-on, les retiendra-t-on ? Voilà encore une inconnue !

Vous sentez bien qu'aujourd'hui le courant révolutionnaire déborde les chefs. Les masses deviennent de plus en plus exigeantes. On parle de mutineries ; et Hitler lui-même est obligé de se fâcher, de se démasquer : *il n'y aura pas de nouvelle révolution !* Si c'est ainsi qu'il pense calmer ses troupes ! Pour ma part, je ne serais pas étonné si le courant s'accélérait : peut-être alors d'autres hommes, un Gregor Strasser par exemple, reviendraient-ils à la surface... Et pour peu que nos camarades soient à la hauteur de leur tâche, on verrait des gens troquer le *brun* pour le *rouge*, beaucoup plus vite encore qu'ils n'avaient abandonné le *rouge* pour le *brun* !

Et puis, le fascisme est empêtré dans un tas de contradictions inextricables. Il lui est impossible de réaliser son programme anticapitaliste... et même antisémite. Voyez comme il ménage les grands magasins, les gros actionnaires juifs ! Il s'est gardé de toucher au grand capital industriel et commercial. La nomination du successeur d'Hugenberg au ministère de l'Économie n'est-elle pas symbolique ? Ce M. Kurt Schmitt est l'homme des grandes compagnies d'assurances !

Les petits bourgeois, direz-vous, soutiendront Hitler jusqu'au bout ? Oui, mais seulement s'il jugule les gros requins, leurs concurrents, s'il domestique la haute finance... Et, enfin, si les affaires reprennent. Voilà bien des conditions à remplir !

Il y a évidemment cette fameuse « colonisation intérieure ». On a remplacé Hugenberg à l'Agriculture par un ardent partisan du morcellement des terres. D'ailleurs, pour des raisons de politique extérieure, ils tiennent à renforcer la population des provinces frontalières... Ils feront quelque chose, c'est sûr. Mais oseront-ils sacrifier assez de grands féodaux pour que la masse paysanne de l'Est soit satisfaite ? J'en doute !

Malgré leurs statistiques mensongères, le chômage ne s'est pas amélioré d'un *iota*. Ils n'ont fait que donner du travail aux uns en le prenant aux autres. Comment tiendront-ils leurs promesses ? Comment parviendront-ils à occuper, d'ici quatre ans, huit millions de sans-travail ? Comment éviteront-ils l'inflation ?

En se taillant des territoires à l'Est, aux dépens de

l'U.R.S.S. ? C'est la vieille idée d'Alfred Rosenberg et autres « Russes-blancs » qui, dans les débuts, ont tenu le national-socialisme sur les fonts baptismaux. Théoriquement, c'est très tentant. Mais, dans la pratique, c'est une autre affaire ! En attendant, les rapports économiques avec les Soviets demeurent excellents... Se frotter à l'impérialisme français ? Ils oseront encore moins. Leur politique extérieure est tout au plus celle de Brüning. Et ils avaient juré de déchirer le *Diktat* ! Restent leurs amis italiens : l'affaire autrichienne a déjà jeté dans l'idylle un froid... La vérité, voyez-vous, c'est que le fascisme craint la guerre plus que n'importe quel autre régime. La guerre, c'est pour lui la mort. Il est condamné à exciter les masses, sans pouvoir leur fournir d'échappatoire...

Le Pessimiste. — Je vous ai écouté, mon ami, sans vous interrompre. Mais vous avez dû remarquer, plus d'une fois, au coin de mes lèvres, un sourire. Non pas que tous vos arguments soient absurdes. Bien sûr, le Troisième Reich se trouve en face de terribles difficultés. Mais croyez-vous que l'Italie et l'U.R.S.S. n'en ont pas connu depuis dix ans, des contradictions économiques ? Les deux régimes sont toujours debout. N'oubliez pas que le national-socialisme est la synthèse, l'aboutissement, le fruit des deux expériences. Hitler, qui n'est pas un imbécile, a appris de Staline et de Mussolini l'art de gouverner. Et il s'y prépare depuis longtemps. Voilà déjà plusieurs années que son parti était un véritable Reich dans le Reich, avec ses ministères et ses services. Avez-vous remarqué avec quelle science, de fin janvier à fin février, il s'est installé dans la place ? Rien n'a été laissé au hasard : on n'a jamais fait mieux en matière d'organisation ; nos camarades ont été littéralement pris à l'improviste.

Et puis, n'oubliez jamais que l'Allemagne est un pays essentiellement bureaucratique. Une fois que l'on a conquis cette masse immense de fonctionnaires, de policiers, de soldats, on est le maître pour longtemps. Certes, ils ont encore beaucoup de partisans à caser ; mais ils les caseront. Et ceux qu'ils auront congédiés resteront entre leurs griffes : dans les camps de travail, sur les chantiers d'Etat. Ils sont en train de créer une formidable *tchéka*. Plus ça ira, plus le travail illégal deviendra aléatoire et périlleux. En arrêtant, relâchant, terrorisant, ils parviendront à écarter bien des militants de la lutte...

Vous dites que la masse veut le « socialisme » ? Mais pas le même socialisme : celui du petit bourgeois n'est pas du tout celui du paysan ou de l'ouvrier. Ils joueront sur ces différences, et trouveront bien pour chacun un os à ronger. En attendant, pour les petits paysans propriétaires, Hitler est un nouveau Napoléon... Si des mutineries continuent à se produire, ils seront impitoyables. S'il faut reprendre les troupes en main ou rétablir une situation critique, ils ne reculeront devant aucune extrémité : un Goering, par exemple, est prêt à faire assassiner

Hitler lui-même, si besoin est, et à déchaîner, dans les camps de concentration, la plus effroyable des Saint-Barthélemy...

Le marxisme, hydre aux mille têtes ? Mais allez donc voir, dans les rues d'Altona, ces gosses de prolétaires rouges qui, en sortant de l'école, braillent le *Horst Wessel* ! Ils prendront l'enfant au berceau, ils façonneront une autre génération !

L'inflation ? Les débouchés ? Ils peuvent se tirer d'affaire un bon moment avec leur autarchie, leur monopole des échanges, leur monnaie fictive. Vous avez déjà vu avec quelle désinvolture ils ont répudié la moitié de leurs dettes extérieures ! S'ils ont besoin d'argent, ils puiseront dans les caisses des banques, comme Mussolini. C'est bon pour un économiste libéral de pousser des *oh* ! et des *ah* ! Croyez-moi, ils n'ont pas encore épuisé leurs artifices ! Et puis, vous vous êtes bien gardé d'aborder la question essentielle : la reprise des affaires. Ignorez-vous, par hasard, qu'en Amérique la conjoncture remonte ? Bien sûr, le capitalisme ne peut plus subsister qu'avec le chancre hideux du chômage. Mais si, en Allemagne, il parvenait seulement à occuper un ou deux millions de « sans-travail », quelle aubaine pour Hitler !

*
**

Assez ! Il y a peut-être mieux à faire que de poursuivre cette discussion, que de jouer les prophètes.

Au terme de cette enquête et de ce voyage, je dirai seulement ce que je sais, ce dont je suis sûr.

J'ai vu la peste brune passer par là. J'ai vu ce qu'elle a fait d'un pays qui me fut cher. Mon témoignage est pur de tout chauvinisme. Vous ne m'aurez pas entendu dire, comme on l'a murmuré jusque dans nos rangs ouvriers : « Tout cela est arrivé... parce que ce sont des *Boches* ! »

Je ne dirai pas davantage, avec Wels, que la classe ouvrière allemande *ne s'est pas montrée à la hauteur*... Hélas, si ses chefs l'ont trahie, ce n'est pas la volonté de lutte qui lui a manqué, qui lui manque encore !

J'ai vu, de mes yeux, le fascisme. Je sais aujourd'hui ce qu'il est. Et je songe qu'il nous faut faire, avant qu'il soit trop tard, notre examen de conscience. Depuis dix ans, nous n'avons pas prêté au phénomène une attention suffisante. *Le fascisme*, disait la vieille Clara Zetkin dès 1923, *c'est le châtiment qui s'abat sur le prolétariat pour n'avoir pas continué la révolution commencée en Russie*. César de Carnaval ! blaguait l'autre. Non, le fascisme n'est pas une improvisation grotesque. Le fascisme est un système, une idéologie, une issue. Il ne résout certes rien, mais il dure. En face de la carence ouvrière, il est une tentative pour sortir du chaos, pour réaliser, sans trop compromettre les privilèges de la bourgeoisie, un nouvel aménagement de l'économie, un *ersatz* de socialisme.

J'ai appris en Allemagne que, pour vaincre le fascisme,

il faudrait lui opposer un exemple vivant, un idéal de chair... Ah ! si la Russie soviétique, enfin *république des travailleurs*, pouvait redevenir ce pôle d'attraction irrésistible !

J'ai appris que, si la carence ouvrière se prolonge, le fascisme se généralisera dans le monde. Attendez-vous, ici, que pleuvent les coups de matraque ? Le fascisme est essentiellement offensif : si nous le laissons prendre les devants, si nous restons sur la défensive, il nous assommera. Il use d'un nouveau langage, démagogique et révolutionnaire : si nous ressasons, sans les revivifier par des actes, les vieux mots d'ordre de lutte, si nous n'apprenons pas à lui répondre, nous subirons le sort des Italiens et des Allemands, demain peut-être des Américains. Le fascisme est essentiellement un mouvement de jeunesse. Si nous ne savons pas attirer à nous la jeunesse, satisfaire son besoin d'action et d'idéal, elle se retournera contre nous. Si nous ne marchons pas, enfin, résolument sur la route droite du socialisme, si nous ne purgeons pas notre action du moindre vestige de nationalisme, nous creuserons, nous aussi, le lit d'un *national-socialisme*.

Qui sait, ce lit est peut-être, chez nous, déjà creusé ! A l'heure actuelle — c'est la leçon du drame allemand — il n'existe plus que deux alternatives : qui n'est pas pour la Révolution est — consciemment ou non — pour le fascisme.

*
* *

Dans le cimetière de Friedrichsfeld, à Berlin, un simple mur de brique. Entouré des matelots et des révolutionnaires de 1919, Karl Liebknecht et Rosa Luxembourg dorment leur dernier sommeil. Des chevaux de frise barrent l'entrée de l'humble enclos avec la mention : *Défense d'entrer !*

Le seul coin d'Allemagne qui nous appartienne encore. Fleurs fanées. Une femme m'observe avec une curiosité malveillante. Au loin les chemises brunes s'exercent et poussent leurs trois cris rituels :

— *Heil ! Heil ! Heil !*

Je sais maintenant que les incendiaires du Reichstag sont la dernière incarnation de la bourgeoisie ; l'odieux régime, près de sa fin, se démasque tout à fait. Ce n'est pas l'effet du hasard si la fine fleur de nos « intellectuels » se pâme déjà devant Gœring, devant Hitler. Et, rituellement, nous aussi, nous crions :

— Haine ! Haine ! Haine !

FIN

Juin 1933.



MAISON DES SYNDICATS
SERVICE DE L'IMPRIMERIE
33, RUE GRANGE-AUX-BELLES
PARIS-X^e

